N° 170

15 JANVIER 1949

100 FRANCS

# France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

M. WINSTON CHURCHILL SUR LA COTE D'AZUR

Fidèle à ses habitudes, l'ex-Premier britannique a quitté les brumes londoniennes pour nos rivages méditerranéens, où il aime à parcourir les sentiers de la Corniche au Cap d'Ail, lorsqu'il n'installe pas son chevalet devant l'un des sites enchanteurs de cette région. Phot. *N. Y. Times.*

U OF I
LIBRARY

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

France
# ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

## TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels dont les 3 numéros spéciaux et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

### FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| 6 mois . . . | 1.950 | 2.450 | 2.550 | 3.050 |
| Un an . . . | 3.900 | 4.900 | 5.100 | 6.100 |

### ÉTRANGER :

| | | ABONNEMENT N° 1 | | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|---|---|
| U. S. A. | 6 mois... | 9 30 | dollars | 11,85 | 12,05 | 14,60 |
| | Un an.... | 18,60 | | 23.70 | 24,10 | 29,20 |
| SUISSE. | 6 mois... | 37 55 | francs suisses | 47.90 | 48,65 | 59,02 |
| | Un an.... | 75 10 | | 95,80 | 97.30 | 118,04 |
| PORTUGAL. | 6 mois... | 231.75 | escudos | 295,80 | 300 50 | 364,45 |
| | Un an ... | 463.50 | | 591,60 | 601 | 728,90 |

**AUTRES PAYS :** Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

| | ABONNEMENT N° 1 | ABONNEMENT N° 2 | ABONNEMENT N° 3 | ABONNEMENT N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| 6 mois... | 2.450 | 3.125 | 3.175 | 3.850 |
| Un an.... | 4.900 | 6.250 | 6.350 | 7.700 |

**FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE**
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

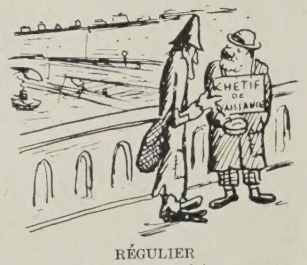
**Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois.** — « En cas de changement de prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit. »
*(Décision du Comité Directeur du Syndicat des Publications Périodiques Françaises en date du 22 janvier 1948.)*
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste.
*Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation*
**TABLE DES MATIÈRES.** Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

## LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

GAVROCHE A L'ÉCOLE
— Que pensez-vous de Mme de Sévigné et de ses innombrables lettres ?
— Ben, je pense que si elle avait dû payer le timbre 15 francs, elle aurait sûrement freiné du stylo.

COULEURS DU TEMPS
— Jadis, je riais du « péril jaune » et je voyais la vie en rose, mais aujourd'hui que les jaunes sont rouges, je crains le péril jaune pour les blancs qui ne sont pas rouges !

DERNIER TOUR DE VIS
*La concierge au commissaire.* — Et il m'a laissé une lettre me priant d'envoyer au percepteur sa nouvelle adresse.




RÉGULIER
— Moi, j'veux bien accorder des milliards à l'Etat, mais, bon sang ! j'veux savoir où passe ma monnaie !... C'est régulier !...

HIER CONTRE AUJOURD'HUI
— Avouez, grand-père, que nos boxeurs nous font une belle propagande à l'étranger.
— Autrefois c'étaient les Molière, les Racine, les Voltaire, les Hugo... Décidément le progrès marque un poing !

CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 170 15 JANVIER 1949

# France ILLUSTRATION

## LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

**APRÈS LE RAPPORT DE LA COUR DES COMPTES**

Devant l'émotion provoquée par la publication du rapport annuel de la Cour des comptes visant les exercices ministériels 1946-1947, le gouvernement a constitué une commission d'enquête chargée d'établir les responsabilités encourues. M. André Marie, garde des Sceaux, préside à l'installation de cet organisme composé de hauts fonctionnaires en retraite, réputés pour leur rigueur morale. Phot. N. Y. Times.

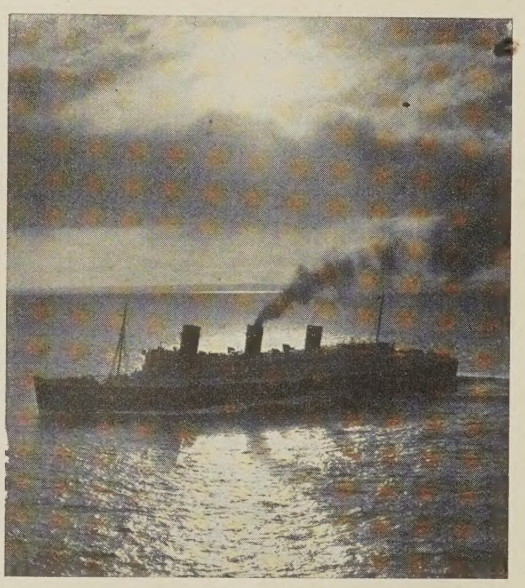
# INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

**A TOKIO,** où la campagne est ouverte pour les élections générales japonaises du 23 janvier prochain, une candidate du parti socialiste développe son programme en pleine rue, devant un auditoire fort juvénile.

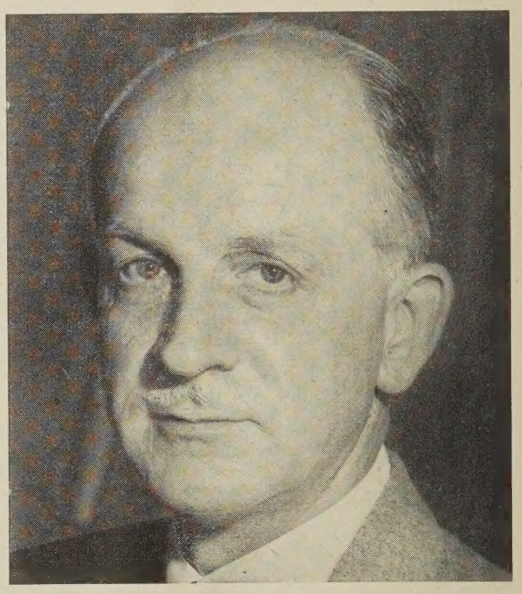
**A NICE,** en vertu d'une tradition également observée en Italie, l'agent chargé de la circulation a reçu pour étrennes de nombreux cadeaux que les automobilistes sont venus déposer à ses pieds.

**A COPENHAGUE,** le roi Frédéric de Danemark, mélomane fervent, a dirigé l'orchestre de l'Opéra pour l'enregistrement de la *Symphonie inachevée*, de Schubert, et de deux œuvres classiques danoises.

**A MADRID,** la duchesse de Valence, accusée de haute trahison et de menées monarchistes contre le régime franquiste, a comparu devant un tribunal militaire qui l'a condamnée à un an de prison.



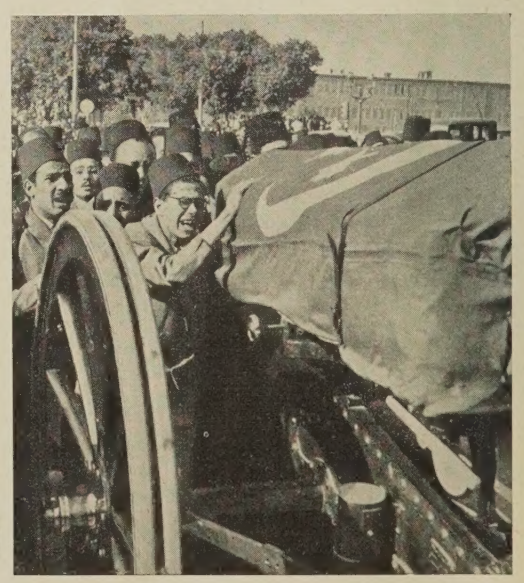
**A SOUTHAMPTON,** le *Queen Mary*, le plus grand transatlantique, a dû gagner les docks pour subir une inspection à la suite des avaries dont il a été victime à Cherbourg durant la dernière tempête.



**A OXON HILL** (Maryland), M. Sumner Welles, ancien secrétaire d'Etat, a été trouvé inanimé dans la neige. Victime d'une crise cardiaque, il était resté sans secours plusieurs heures sous un froid de —10°.

**A JAVA,** durant l'opération éclair contre les républicains indonésiens, les troupes hollandaises ont dû recourir à des moyens de fortune pour faire avancer leur matériel lourd à travers les terrains détrempés.

**AU GROENLAND,** après dix-neuf jours passés sur la terre glaciale, l'équipage d'un avion américain C-47, délivré par de courageux aviateurs, a regagné New-York avec cinq des sauveteurs qui n'avaient pu repartir.



**AU CAIRE,** durant les funérailles nationales du premier ministre égyptien Nokrachy pacha, assassiné le 29 décembre, de jeunes patriotes en pleurs se pressent autour du cercueil placé sur un affût.

# LETTRE AUX AMÉRICAINS

## SUR LE DEVOIR POUR EUX DE SE FAIRE CONNAITRE

par ANDRÉ MAUROIS, *de l'Académie française.*

Je viens d'arriver, une fois encore, de votre pays, que j'ai en quelques semaines parcouru tout entier, de l'est à l'ouest et du sud au nord. Je l'ai retrouvé comme je l'avais laissé, non parfaitement heureux (cela serait contraire à la condition humaine), mais plus heureux que le reste du monde. Votre système politique fonctionne bien ; vos institutions économiques s'ajustent peu à peu aux circonstances nouvelles ; votre culture est en progrès ; l'idéal américain demeure vivant.

Vous avez donc un bilan favorable à montrer, et si vraiment une lutte intellectuelle et sentimentale devait s'engager pour la conquête des cœurs européens entre deux manières de vivre, vous pourriez l'affronter dans de bonnes conditions, car le spectacle qu'offre votre société a de la noblesse et de la beauté. Ce qui est étrange, c'est que, ce spectacle, vous acceptez qu'il soit ignoré des autres peuples. Vous laissez répandre sur vous les légendes les plus absurdes, et c'est à peine si vous réagissez. Vous, le pays de la publicité, vous êtes la nation de la terre dont la publicité est la plus mal faite. Vous exportez vos scandales et vos ridicules, non vos vertus et vos succès. Parce que vous vous sentez forts, vous ne craignez plus les critiques et vous avez raison... Vous vous amusez des livres ou des articles hostiles. Très bien, mais où est le contrepoids ? Qui de vos écrivains a dit, sous une forme accessible aux publics étrangers, ce qui fait la solidité et le charme de votre pays ? Aucun. On vous accuse d'être réactionnaires. Qui répond ? Qui proclame *urbi et orbi* ce qu'est l'idéal américain ? Qui rappelle que l'Amérique a été fondée par des rebelles épris de liberté et qu'elle demeure avant tout le pays du droit ? Personne. Et pourtant...

Et pourtant la tâche serait facile. Votre vie politique est, comme celle de l'Angleterre, encore que de manière différente, un miracle. Vous avez réussi à combiner démocratie et stabilité. Démocratie, car il n'y a point de doute : c'est le peuple, c'est l'opinion publique qui chez vous mènent le pays. On a dit que les grands capitalistes, par les journaux et la radio, peuvent modeler cette opinion. Quelle sottise ! La presse était unanimement hostile à Truman, et il a été élu. La radio est ouverte à tous ceux qui veulent acheter du temps, et les syndicats ouvriers ont pour le faire autant de capitaux que les capitalistes. On a dit que le président des Etats-Unis, une fois élu, est pour quatre ans un dictateur. Quelle erreur ! Le président vit les yeux fixés sur le baromètre de l'opinion publique ; il agit comme le veut la nation. Il essaie de la guider ; il se garde de la blesser.

Donc démocratie, mais aussi stabilité parce que les luttes politiques chez vous ne conservent jamais, après la lutte électorale, un ton de hargne. Le résultat proclamé, Dewey envoie un télégramme de félicitations à Truman et se déclare prêt à travailler avec lui. Truman, démocrate, demande à Dulles, républicain, de présider la délégation américaine aux Nations Unies, et à Hoover, républicain, de faire le plan d'une réforme administrative et budgétaire. Comment cette modération est-elle possible ? Elle est due : *a*) à un enseignement civique, qui est la meilleure partie de l'éducation américaine ; *b*) à la certitude où demeure la minorité que la majorité au pouvoir respectera la Déclaration des droits et que d'ailleurs la Cour suprême y pourvoira ; *c*) au fait que les deux grands partis ne représentent pas deux classes, deux idéologies, mais des groupes d'intérêts et des souvenirs historiques très complexes. Un journal américain proposa un jour ce concours : « Dites en une phrase quelle est la différence entre républicains et démocrates. » Un enfant répondit : « Il n'y en a pas. » Le jury lui donna le prix. Là est un de vos secrets.

Les libertés ne risquent-elles pas, chez vous aussi, d'être menacées ? Si, bien sûr. La liberté est une conquête qu'il faut refaire à chaque instant. Le comité « contre les activités non américaines » a démasqué des faiblesses et peut-être des trahisons, mais il a aussi inquiété injustement de braves gens qui n'avaient commis d'autres fautes que des imprudences verbales. Il a fait naître parmi les fonctionnaires et professeurs un sentiment de crainte, une prudence qui sont essentiellement « non américains ». Sa seule excuse est dans les excès qu'avait engendrés l'impunité. Toute liberté, oui, mais non contre la nation. Cela dit, il vous faut freiner tout glissement vers l'intolérance. Votre gouvernement s'y emploie. Les ligues pour les droits civiques y veillent. Le président se moque avec sagesse de certains romans policiers. Pas plus chez vous qu'ailleurs le pilote ne peut garantir que le vaisseau ne dérivera jamais. Il y a des vents et des courants. Toutefois, ce qui démontre l'excellence de votre gyroscope mental, c'est que le redressement est rapide.

Pour ce qui est de la vie économique, il vous reste beaucoup à inventer. La rapidité de la production, les industries nouvelles, l'écroulement des monnaies étrangères ont posé des problèmes qui ne sont pas résolus. Mais il faut tout de même avouer que vous cherchez les solutions avec efficacité, avec bonne foi. Vous tentez de concilier les vertus de la libre entreprise avec la sécurité du contrôle. Il semble que vous y réussissiez. Contre les grandes crises de chômage vous disposez maintenant de tout un mécanisme d'Etat. Vous commencez à entrevoir ce que pourrait être une économie scientifique ; vous savez qu'elle devrait tenir compte de la nature humaine, qui est un des éléments du problème. Vous n'éviterez pas les petites fluctuations des affaires ; mais vous saurez, je crois, désormais vous garder des crises catastrophiques. C'est l'essentiel.

Les rapports entre la direction et le travail sont difficiles chez vous comme ailleurs. Au moins avez-vous réussi pour une part à en éliminer le ressentiment. Pas entièrement. Dans certaines industries la classe ouvrière garde un amer souvenir de la manière dont elle fut traitée au temps où les unions ne la défendaient pas. D'où son intransigeance sur des règles parfois absurdes. Mais peu à peu les complexes d'infériorité s'apaiseront. Déjà ils sont moins forts. Le nivellement des conditions s'opère vite en Amérique. Le train de vie des masses s'est prodigieusement amélioré. Les milliers de voitures aux portes des usines, les vêtements des ouvriers qui sortent en sont des preuves concrètes. Surtout l'égalité de manières et de ton est réalisée. Les secrétaires des grandes unions (syndicats) sont des hommes puissants, cultivés, réalistes qui discutent d'égal à égal avec les chefs d'industrie. D'où une familiarité génératrice de bon sens. John Lewis, secrétaire des mineurs, appelle par leurs prénoms les jeunes propriétaires des mines. Dans quelques industries patrons et ouvriers appointent ensemble un *impartial chairman,* arbitre permanent qui prévient les conflits au grand profit des deux parties. Le fossé creusé par l'exploitation scandaleuse de la révolution industrielle au XIX^e^ siècle n'est pas entièrement comblé ; il est moins profond. L'Amérique va vers une société sans classes, ce qui, en aucun pays, ne veut dire une société sans hiérarchie.

La culture constitue entre les groupes humains un merveilleux moyen de rapprochement. Aimer, comprendre les mêmes œuvres, c'est déjà se comprendre et s'aimer. Vous avez sur ce terrain fait de belles avances. Vous êtes aujourd'hui le pays où les masses connaissent le mieux la musique, et j'entends la bonne. Vos musées ne sont pas seulement riches, ce qui pour vous est facile, mais dirigés par des hommes dont le désir est d'y attirer puis d'y instruire les foules, et qui le font. Vos universités sont largement ouvertes et, hors quelques exceptions, absolument démocratiques. Vos bibliothèques, jusque dans les villages, sont admirables, et quiconque aux Etats-Unis veut s'instruire en trouve les moyens à sa porte. Ce respect des arts et des lettres, ce désir de participer à la culture universelle commencent à produire de grands effets. Vous avez une littérature puissante et neuve, que l'Europe admire ; vos savants mènent le jeu mondial. Vous occupez maintenant une place aussi grande dans le domaine de l'intelligence que dans celui de l'industrie.

Tout cela est beau, et vous pouvez en être fiers, et nous, vos amis, nous nous en réjouissons. Mais il faut dire ces choses. Sinon qui les saura ? Surtout il faut proclamer que vous mettez vos forces nouvelles au service du vieil idéal américain, qui était la fraternité entre les peuples, l'égalité entre les hommes et la liberté pour tous. A cet idéal, en fait, vous êtes fidèles. Vous acceptez de sacrifier une large part de vos revenus pour aider à se relever les peuples que les hasards de la guerre ont moins bien traités ; vous êtes d'instinct en tous pays et en toutes circonstances pour les opprimés. Mais cela aussi il faut le dire. A cause de votre silence, du bruit des autres et de quelques fausses manœuvres, de très honnêtes gens en sont arrivés à croire, de bonne foi, que vous étiez devenus avides de conquêtes politiques ou économiques et que vous souteniez un peu partout sur la planète les forces de réaction. C'est faux, mais il est nécessaire que l'on sache que c'est faux, que vous restez les champions de la liberté et de ceux que l'on voudrait en priver. C'est comme puissance libérale que vous avez grandi et triomphé. Rappelez au monde, en temps utile, que vous êtes le pays de Jefferson et de Lincoln. Donnez de plus en plus, à l'intérieur, l'exemple de la tolérance et de l'égalité. Invitez largement nos étudiants, nos ouvriers, nos fermiers à venir constater vos progrès. Je sais mieux que personne, par expérience, que lorsqu'on vous connaît l'on vous aime. Mais faites en sorte que l'on vous connaisse.

Dès la séance d'ouverture du 81e Congrès, les membres de la Chambre des représentants prêtent serment devant la bannière étoilée.

# TOURNANT POLITIQUE A WASHINGTON

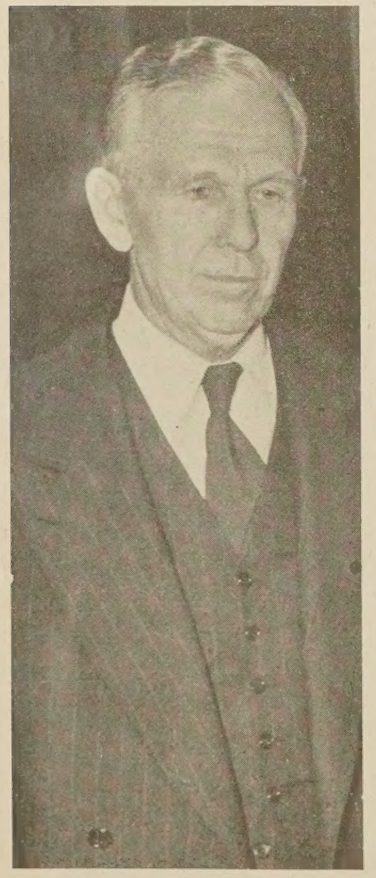
Le 81e Congrès des Etats-Unis a inauguré ses travaux dans l'atmosphère d'euphorie née de l'impressionnante victoire électorale remportée en novembre dernier par M. Truman et par le parti démocrate, qui s'est assuré la plupart des postes-clés tant au Sénat qu'à la Chambre des représentants. Le message présidentiel que M. Truman a lu le 5 janvier n'a pas déçu la curiosité qui s'attachait à cette première manifestation de la nouvelle législature. Le ton du discours comme son contenu reflétaient l'ampleur de la victoire des démocrates et la reconnaissance du président Truman à l'égard des organisations qui l'avaient appuyé durant la période électorale.

En politique intérieure, M. Truman inaugure un régime sensiblement plus « hardi » que le *New Deal* de Franklin Roosevelt. Outre qu'il incombera aux entreprises privées de contribuer pour 4 nouveaux milliards de dollars à l'assiette de l'impôt, le contrôle des prix sera renforcé, la loi « antigrèves » Taft-Hartley, abrogée, et toute mesure de discrimination à l'égard des Noirs ou d'autres minorités raciales, supprimée.

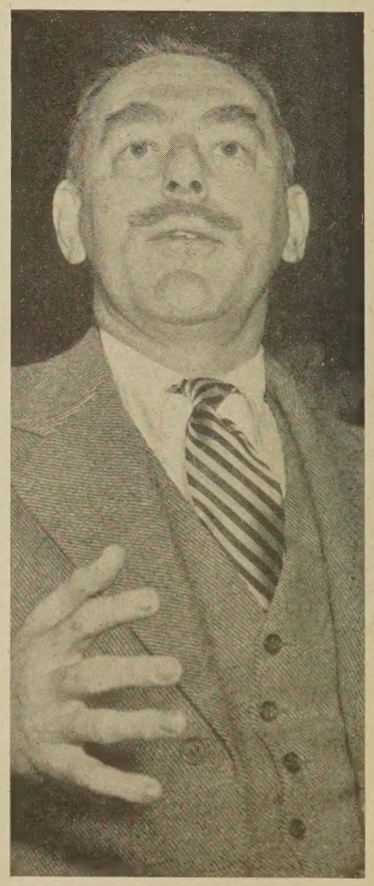
En matière de politique extérieure, l'évolution n'est pas moins sensible. M. Marshall, dont on annonçait depuis quelque temps le départ pour raison de santé, abandonne le secrétariat d'Etat, ainsi que son adjoint, M. Lovett.

La nomination au poste de secrétaire d'Etat de M. Dean Acheson, qui fut le collaborateur de M. Cordell Hull et de M. Byrnes, marque la volonté de M. Truman de rendre aux civils la suprématie dans la conduite des affaires. Mais le président a affirmé que le changement de personnes n'affecterait en rien les directives actuelles de la politique extérieure.

Au moment où M. Marshall s'éloigne ainsi de la scène mondiale, où il tenait une si grande place, les Français ne sauraient trop exprimer leur gratitude envers l'éminent homme d'Etat qui, après avoir organisé la défaite de l'Allemagne hitlérienne, aura attaché son nom au généreux plan de collaboration et de relèvement économique d'une Europe menacée de sombrer dans le chaos et dans le totalitarisme.



M. George C. Marshall.



M. Dean Acheson.

DES COMMENTAIRES ONT PARU DANS DIVERS QUOTIDIENS A PROPOS DES « VÉHICULES SATELLITES DE LA TERRE » DONT A PARLÉ M. JAMES FORRESTAL DANS SON RAPPORT SUR LA DÉFENSE AMÉRICAINE.

# LES SATELLITES TERRESTRES ARTIFICIELS

par CAMILLE ROUGERON

L'ANNONCE officielle par M. James Forrestal, dans son rapport annuel au Congrès, des premiers travaux américains sur les satellites artificiels de notre planète ouvre des perspectives illimitées à de nombreuses sciences et techniques, au premier rang desquelles figure l'aviation militaire. Les engins à l'étude battraient en effet tous les records de vitesse, d'altitude, de rayon d'action et d'autonomie.

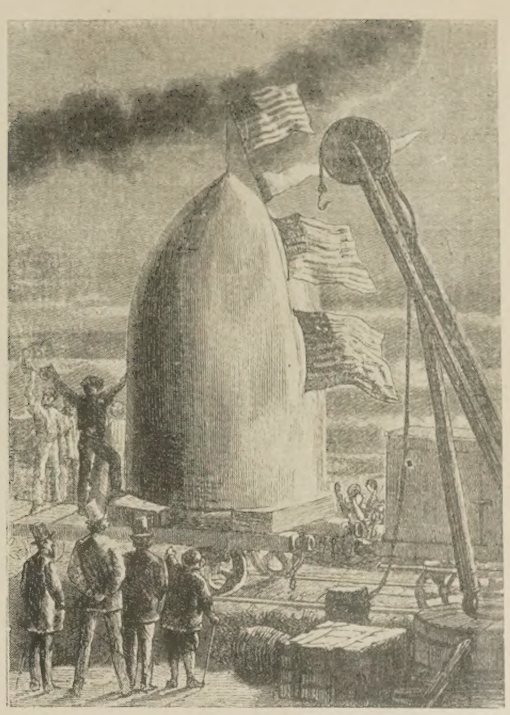
Les anticipations de Jules Verne dans son *Voyage autour de la Lune* avaient été reprises en Allemagne plusieurs années avant la guerre. Des théoriciens tels que Hohmann, Noordung, von Braun... avaient étudié dans le détail la construction de satellites artificiels, immobiles en apparence, à quelques dizaines de milliers de kilomètres de notre planète.

Pour remonter à Kepler et à Newton et n'avoir pas fait grand progrès depuis, la mécanique céleste n'est pas toujours très bien comprise. Ce paradoxe de corps qui s'attirent et tournent indéfiniment l'un autour de l'autre sans jamais se rencontrer ni même se rapprocher avait assurément de quoi troubler nos ancêtres. Le génie de Newton n'était pas de trop pour l'expliquer, à en juger par le nombre de ceux qui croient encore que les satellites de M. Forrestal « échapperont à l'attraction terrestre ».

La Lune « n'échappe » pas plus à l'attraction de la Terre que la Terre à celle du Soleil. C'est cette attraction proportionnelle au produit des masses et en raison inverse du carré de la distance qui maintient la Terre et la Lune sur leurs orbites : si elle venait à disparaître chacune continuerait sa route en ligne droite, au grand dommage de l'humanité.

Si la Lune est attirée par la Terre, pourquoi ne tombe-t-elle pas dessus, comme tant d'autres aérolithes ? C'est qu'à la force d'attraction s'oppose une force centrifuge qui l'empêche d'obéir à la première. La distance où est la Lune ne la place pas hors du champ de la pesanteur ; c'est sa vitesse et la direction de celle-ci qui arrêtent sa chute.

Ce n'est pas davantage une question de masse, comme le prouve la découverte en 1877 des deux satellites de Mars, Phobos et Deimos. Le plus proche, Phobos, a 12 kilomètres de diamètre et n'est qu'à 6.000 kilomètres de Mars ; le plus éloigné, Deimos, n'a que 10 kilomètres de diamètre, mais sa distance est de 20.000 kilomètres. Peut-être les successeurs de M. Forrestal muniront-ils un jour la Terre de satellites artificiels de cette taille, et de futurs astronautes ont déjà songé, en application de leurs premiers voyages interplanétaires, à voler Deimos à notre voisine. Il y suffirait, paraît-il, d'une dizaine de tonnes de matière à désintégrer dans des fusées propulsives qui restent encore à construire. Mais des satellites artificiels plusieurs milliers de fois plus petits suffiraient largement à notre bonheur, ou à notre malheur.



## JULES VERNE L'AVAIT PRÉVU...

## ...WELLS AUSSI

Puisque l'attraction terrestre décroît comme le carré de la distance et que la force centrifuge, si la vitesse angulaire reste constante, croît proportionnellement à cette distance, il faut nécessairement, pour l'équilibre des satellites, qu'ils tournent d'autant moins vite qu'ils sont plus éloignés. C'est aussi bien le cas des planètes dans leur rotation autour du Soleil que des deux satellites de Mars, dont Phobos boucle son orbite en moins de huit heures et Deimos, en trente heures.

Mais il n'est peut-être pas inutile de préciser le calcul élémentaire qui donne immédiatement les caractéristiques les plus générales du satellite artificiel, c'est-à-dire sa vitesse et son comportement apparent en fonction de sa distance.

En éliminant les paraboles et les hyperboles décrites par des astres qu'on ne voit qu'une fois, l'orbite la plus générale est une ellipse dont le corps céleste autour duquel tourne le satellite est un des foyers. Le calcul est simplifié si cette ellipse se rapproche d'une circonférence ; la différence n'est d'ailleurs pas très grande pour la Lune, dont la distance moyenne à la Terre est

de 384.000 kilomètres et qui ne s'en rapproche pas à moins de 363.000 kilomètres.

Si nous réduisons l'univers à la Terre et à son satellite artificiel, d'orbite supposée circulaire, celui-ci devra avoir une vitesse angulaire de rotation d'autant plus faible qu'il sera plus éloigné et qui deviendrait nulle à distance infinie. Mais ce mouvement ne nous apparaîtra que par composition avec le mouvement de rotation de la Terre sur elle-même. Le satellite proche, tournant dans le même sens que la Terre, passera donc plusieurs fois par jour au-dessus de nos têtes, en sens inverse du mouvement général de la voûte céleste, c'est-à-dire d'ouest en est ; le satellite très éloigné, de vitesse presque nulle, nous paraîtra tourner d'est en ouest, dans le même sens que les étoiles et à une vitesse voisine de la leur ; c'est le sens de rotation de la Lune. Des deux satellites de Mars, le plus proche, Phobos, paraîtrait se déplacer pour les Martiens en sens contraire de leur voûte céleste ; le plus éloigné, Deimos, dans le même sens.

Dans l'intervalle, pour la Terre comme pour Mars il y aura une distance où le satellite paraîtra rester immobile et où il sera animé en réalité d'une vitesse de rotation égale à celle de sa planète et de même sens. Ce serait la situation de ce satellite artificiel dont on nous menace, auquel on aurait imprimé une fois pour toutes sa vitesse absolue et qui la conserverait perpétuellement, à moins que, par la toute petite poussée d'un moteur à réaction, ses occupants ou ceux qui, de notre sol, en tireront par radio les ficelles ne désirent le faire passer du zénith d'un point à celui d'un autre.

Quels sont les ordres de grandeur de ces vitesses et de ces distances ?

On sait qu'à l'équateur la pesanteur apparente, différence entre l'attraction terrestre et la force centrifuge, est plus petite qu'au pôle, où celle-ci est nulle. Les pendules les plus grossiers décèlent la différence, qui à l'équateur vaut environ 33/10.000 du poids. Si la Terre tournait dix-sept fois plus vite la pesanteur apparente à l'équateur, multipliée dans le carré de ce rapport, serait nulle. C'est cette vitesse qu'il faut imprimer aux satellites artificiels qu'on voudrait maintenir aux confins de notre atmosphère.

Le calcul de la distance à laquelle cette vitesse se réduit à celle de la Terre est un petit problème d'algèbre élémentaire, où l'on écrit que la force centrifuge, proportionnelle à la distance, est égale à l'attraction terrestre, réduite dans le rapport inverse de son carré. On trouve 36.000 kilomètres environ, soit un peu moins du dixième de la distance de la Lune. Telle sera l'altitude des satellites en apparence immobiles.

Reste à les hisser jusque-là, ce qui ne va pas sans difficultés.

L'idée du boulet géant de Jules Verne, dans son *Voyage autour de la Lune*, se rapprochait de nos conceptions modernes. La « vitesse de libération » de 11.200 m.-s., c'est-à-dire celle qu'il faut imprimer à un engin pour qu'il ne retombe pas sur la Terre, y était correctement calculée. Mais les 16.000 m.-s. seulement auxquels il croyait suffisant de le porter pour vaincre la résistance de l'air évaluaient celle-ci avec trop d'optimisme, et surtout la négligence des effets d'accélération au départ et au retour comme de l'échauffement au travers de l'atmosphère aurait compromis le sort du boulet lunaire et de ses passagers.

La fusée peut-elle remédier à ces déficiences ?

La vitesse nécessaire à la traversée des basses couches de l'atmosphère est une question de tonnage. Plus il est élevé plus le supplément qu'elle exige devient faible et plus la vitesse pratique nécessaire se rapproche des 11.200 mètres théoriques. C'était déjà la raison du poids élevé des V-2, voisin de 13 tonnes. Aussi les réserves les plus expresses s'imposent-elles quant aux prétendue expériences américaines où de petits canons aménagés, perpendiculairement à son axe, dans l'ogive d'une V-2 lancée à la verticale auraient tiré horizontalement des projectiles de quelques kilos qu'on n'aurait pas retrouvés et qui continueraient à tourner autour de la terre, dix-sept fois plus vite qu'elle. A l'altitude de 200 kilomètres atteinte par les V-2 l'air reste beaucoup trop dense pour des projectiles si petits.

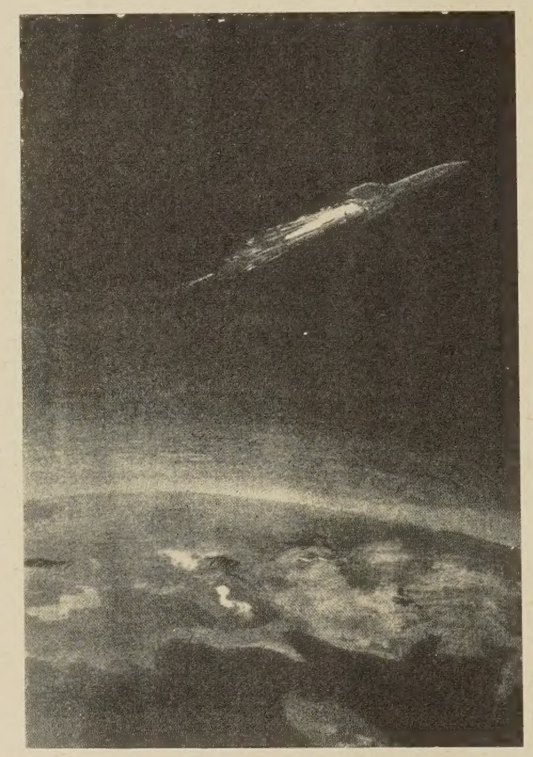
La fusée résout le problème de l'accélération au départ. Si l'on accepte qu'elle atteigne deux fois et demie celle de la pesanteur, valeur dépassée dans les catapultages d'avions, il suffira d'organiser la fusée pour que la montée en vitesse soit étalée sur 1.250 kilomètres ; ce sera moins de huit minutes d'une sensation à peine désagréable.

L'échauffement est une autre objection qui n'est pas davantage insurmontable. Il est lié directement, comme le supplément de vitesse qui se transforme pour partie en chaleur maintenue sur l'engin, au tonnage de celui-ci ; il suffira de le faire assez gros, et si les projectiles de quelques kilos qu'on suppose avoir été lancés par les V-2 étaient volatilisés en moins d'une seconde le sort des véhicules de quelques centaines de tonnes serait moins inquiétant.

Une difficulté voisine est celle de la température ambiante dans les hautes couches de l'atmosphère. La loi simple de la décroissance jusqu'à —56°C à 11.000 mètres et de la constance au delà ne vaut guère que jusqu'à 32.000 mètres. Les sondages américains par V-2 ont précisé ses variations ; elle dépasse 100°C à 120.000 mètres et l'on admet par extrapolation des valeurs de 500°C à 200.000 mètres et de 900°C à 300.000 mètres. Les spécialistes du N. A. C. A. ont étudié aux Etats-Unis l'influence de la traversée à grande vitesse de cette atmosphère chaude, mais heureusement très raréfiée ; leurs conclusions sont assez rassurantes.

Les difficultés sérieuses commencent avec le choix du moteur.

Il ne faut pas attendre beaucoup du progrès des combustibles. Remplacerait-on le mélange d'oxygène liquide et d'alcool des V-2 par le



UNE ANTICIPATION : LA FUSÉE D'ANANOFF.

mélange plus puissant d'oxygène et d'hydrogène qu'on ne gagnerait guère qu'un tiers : c'est insuffisant pour atteindre la vitesse de libération.

Le relèvement de la teneur en carburant et en combustible, 65 % du poids total d'une V-2, promet déjà davantage. Il est à la base des performances attendues de la *Neptune*, actuellement construite chez Glenn Martin, qui doit monter deux fois plus haut que la V-2.

La fusée-gigogne, telle que les techniciens allemands l'étudiaient pour le bombardement intercontinental, ouvre des perspectives plus séduisantes encore. Son principe est celui d'une « fusée-mère » fonctionnant seule au départ et se séparant d'une « fusée-fille » logée dans l'ogive, qui prend son essor lorsque la première a épuisé son combustible. Les vitesses des deux fusées s'ajoutent. La difficulté tient à leur poids relatif ; la deuxième doit être beaucoup plus légère que la première, si l'on veut que ce chargement n'en abaisse pas trop les performances ; pour lancer une fusée-fille voisine en tonnage de la V-2, les techniciens allemands avaient besoin d'une fusée-mère de 130 tonnes. On conçoit quel tonnage on atteindra si l'on veut multiplier la descendance jusqu'à une arrière-petite-fille du sixième ordre, comme on en prête l'intention à l'un des projets américains.

Le recours à l'énergie nucléaire, au moment où la marine américaine annonce officiellement la commande à Westinghouse du premier appareil propulsif de navire conçu sur ce principe, est tout aussi prometteur. Le réacteur atomique ne serait pas, comme on l'a quelquefois suggéré, une machine à projeter vers l'arrière des neutrons et autres produits de fission à des vitesses de l'ordre de 100.000 kilomètres, dont le rendement pour la propulsion d'un engin à 10 ou 15 kilomètres serait insignifiant : il y faudrait trop d'uranium. Le réacteur atomique pour voyages extra-terrestres devra utiliser un fluide intermédiaire, l'hydrogène vraisemblablement, que la pile échaufferait avant sa détente.

Le montage du satellite par des astronautes tirant de leurs boîtes le « Meccano » géant qui les accompagne pose de multiples problèmes quant à la vie en ces régions.

Jules Verne n'avait pas manqué d'y noter l'absence de pesanteur, qui ne tient pas, avons-nous déjà remarqué, au seul éloignement de la terre, mais à la compensation de son attraction par une force centrifuge égale et opposée. La compensation s'exerce aussi bien dans le détail que dans l'ensemble. En dehors des rares périodes de montée en vitesse et de freinage, l'habitant des satellites artificiels immobiles, comme tout astronaute d'ailleurs, n'aura pas plus à fatiguer la plante de ses pieds sous le poids de son corps que les muscles de son abdomen sous celui de ses viscères.

Ce soulagement, tel qu'on le ressent dans un ascenseur qui démarre un peu vite à la descente, ne paraît pas agréable au premier abord. Mais c'est une question d'habitude, et rien n'indique qu'il soit dangereux.

La question de l'atmosphère n'est guère plus inquiétante. Il faudra évidemment l'emporter de la terre et la renouveler par épuration soignée et envoi périodique d'oxygène en bouteille. On aura le choix entre le séjour dans une maison étanche et le scaphandre individuel. Les techniciens allemands avaient retenu l'une et l'autre ; la maison étanche était l'habitat normal, mais pour la sortie en ville le scaphandre était de rigueur.

Le chauffage présente moins de difficultés encore. Le « froid interplanétaire » est une illusion à déraciner. Le satellite artificiel recevra le même rayonnement solaire que la Lune et la Terre. Si une face de la Lune est glacée, vers —100° C, l'autre est portée vers +120° C, la différence avec la Terre tenant à la longueur du « jour » lunaire, qui dure deux de nos semaines. Le réglage de la température avec de telles sources de chaleur et de froid sera des plus aisés.

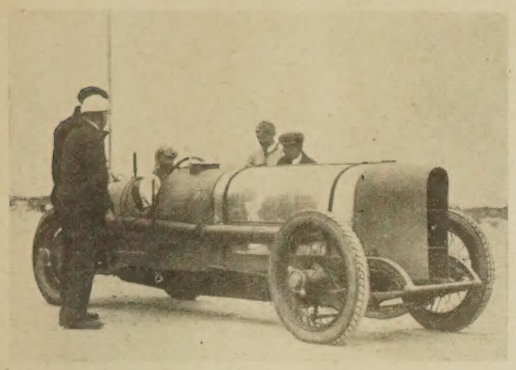
De toutes les applications militaires prévues pour les satellites artificiels, radioguidage des projectiles-fusées, poste d'observation suppléant les aviations de renseignement, contrôle des phénomènes météorologiques et enfin plates-formes pour miroirs géants, celle-ci, qui avait déjà retenu l'attention des précurseurs allemands, est certainement la plus ingénieuse et la plus vraisemblable. C'est la transposition de l'amadou enflammé avec une loupe et des miroirs paraboliques récemment construits pour fondre les matériaux les plus réfractaires.

Cet incendie à distance par de gigantesques miroirs concentrant les rayons solaires en fait le plus efficace des « rayons de la mort ». Il n'exige pas le degré extrême, celui du miroir parabolique qui établit en son foyer la température de fusion des produits réfractaires, mais le degré moyen, où l'on concentrerait sur une centaine de mètres carrés le rayonnement solaire recueilli sur un millier. La latitude de mise au point reste grande.

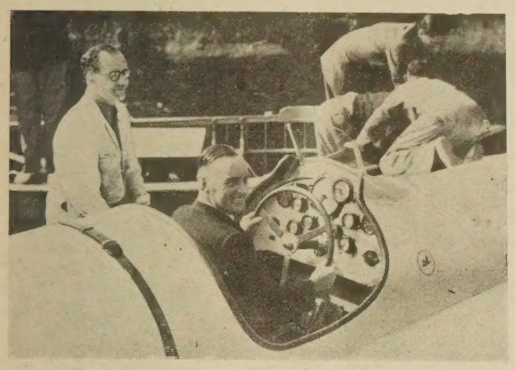
De tous les incendies possibles, le plus aisé à produire et le plus difficile à combattre est celui des récoltes et des forêts si l'opération est entreprise à la saison convenable. Mais l'attaque des usines et des villes n'est pas à éliminer. Si les miroirs sont de faible étendue, de simples arrosages préventifs au début de l'application du faisceau protégeraient de l'inflammation. Contre des miroirs de grandes dimensions, la seule ressource sera de s'enfoncer sous terre.

Il y a seulement quatre ans, de telles anticipations n'auraient pas été prises au sérieux. Mais la bombe atomique nous a malheureusement donné une telle mesure de notre puissance que nous avons tout à en craindre si la technique moderne reprend les tentatives infructueuses d'Archimède contre les assiégeants de Syracuse.

## LES PERFORMANCES DE MALCOLM CAMPBELL



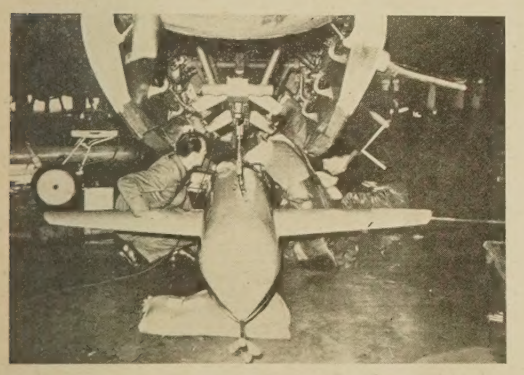
1927. — 282 KILOMÈTRES-HEURE



1931. — 396 KILOMÈTRES-HEURE

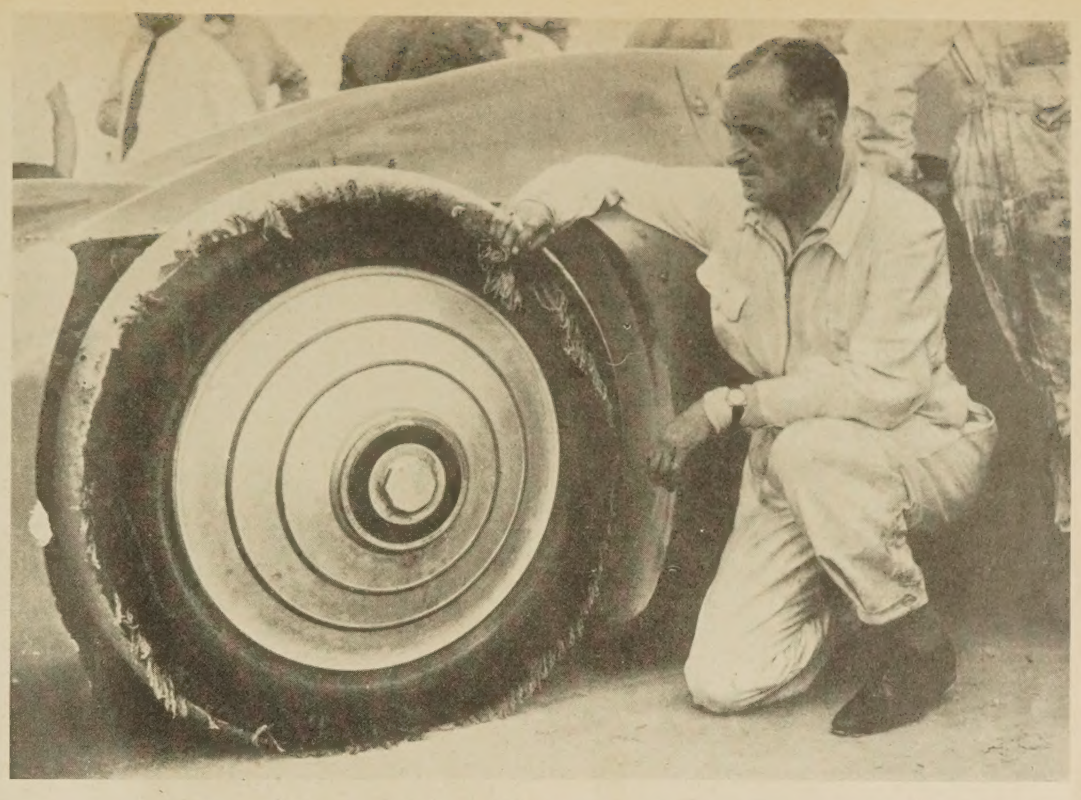
1947. — SUR LE LAC CONISTON

## 1.460 KM. DANS L'HEURE... LE « MUR » EST VAINCU !



Lâché à 12.000 mètres d'altitude par un « Gloster-Meteor », un robot-fusée britannique téléguidé a atteint en vol horizontal la vitesse de 1.460 km.-h. à 9.000 mètres, soit près d'une fois et demie la vitesse du son à cette altitude. Cette nouvelle expérience a été suivie sur écran-radar, contrôlée par les appareils radio-enregistreurs placés à bord du robot et filmée par l'avion lanceur.

*(Voir l'article de Camille Rougeron à la dernière page du numéro.)*



1933. — 438 KM.-H. APRÈS LA COURSE SIR MALCOLM CAMPBELL EXAMINE SES PNEUS

# L'HOMME QUI FUT LE PLUS VITE SUR TERRE EST MORT DOUCEMENT

L'homme dont le nom personnifiait plus que tout autre la vitesse en automobile, Malcolm Campbell — de 1931 à 1935, au volant de son légendaire « Oiseau Bleu » (Blue Bird), il battit cinq fois le record du monde — vient de mourir à soixante-trois ans des suites d'un banal refroidissement. Il faut dire que, depuis quelque temps déjà, la santé du champion anglais était très déficiente. Atteint de la cataracte, il était d'ailleurs menacé de devenir aveugle, et sa fin prématurée lui a probablement évité une déchéance physique prolongée.

On verra plus loin que Campbell, qui fut le premier à dépasser le 400 à l'heure en automobile, fut également le premier à franchir le cap des 200 à l'heure sur l'eau, avec la moyenne de 228 atteinte en août 1939. Ceux qui examinent les fantaisies ou, au contraire, la marche impitoyable du destin ne manqueront pas de faire un rapprochement entre Campbell et Segrave. Lorsque Campbell s'attaqua aux records de la plus grande vitesse en automobile, il trouva un rival en Segrave. Ce dernier abandonna ensuite (en 1929) les records en automobile pour les performances nautiques, et c'est au cours d'une tentative sur l'eau qu'il trouva la mort. Tous deux avaient été honorés par le roi d'Angleterre du titre de « sir ». Et la triste fin de vie de sir Malcolm Campbell peut donner à penser qu'ainsi que pour sir Henry Segrave la poursuite de la plus grande vitesse sur l'eau ne lui aura pas porté chance.

On n'ignore pas que Campbell faisait partie de l'équipe Sunbeam en compagnie de Segrave et de Lee Guiness (ce dernier, de la famille des grands brasseurs anglais, abandonna les courses après l'accident de Saint-Sébastien dans lequel il fut sérieusement blessé et qui coûta la vie à son mécanicien). Dès qu'il entreprit de réaliser, sur 1 kilomètre ou 1 mille, la plus grande vitesse en automobile, Campbell rechercha un terrain plus propice que l'autodrome de Brooklands et la route d'Arpajon, où avaient été établis les records précédents (Guiness, Parry Thomas, René Thomas et Eldrige, ce dernier à 234,986 de moyenne en juillet 1924). Campbell jeta son dévolu sur la plage de Pendine, dans le Pays de Galles, où il réussit, au mois de septembre de la même année, à couvrir le kilomètre à la vitesse moyenne de 235,217.

L'année suivante, toujours à Pendine, Campbell améliorait son record en le portant à la moyenne horaire de 241,882.

Mais, en 1926, Segrave, sur une autre plage anglaise, celle de Southport, atteignait 245,114.

Ne se tenant pas pour battu, Campbell retournait sur la plage de Pendine en 1927 et reprenait « son » record à 282,578 à l'heure, cette fois non plus au volant d'une Sunbeam, mais d'une voiture munie d'un moteur Napier d'aviation.

Mais voici qu'on apprenait qu'il existait un bien meilleur terrain sur une autre plage, américaine cette fois, celle de Daytona, en Floride. Segrave s'y rend au cours de la même année 1927 et passe pour la première fois, et très largement, le 300 à l'heure, avec 326,678.

Alors naquit cet « Oiseau Bleu » qui devait devenir légendaire, son nom étant reporté sur chaque nouvelle voiture de Campbell, et plus tard même sur ses motocanots. En 1928, c'est près de 333 à l'heure, moyenne améliorée la même année, et toujours à Daytona, par l'Américain Ray Keech, puis en 1929 par Segrave (372,478). Ce dernier abandonne alors la chasse aux records terrestres pour passer à celle des records nautiques. Et les « Oiseau Bleu » de Campbell accroîtront dès lors pour ainsi dire chaque année le chiffre de la plus grande vitesse sur terre : 396 à l'heure en 1931 ; 408,721 en 1932 ; 438,494 en 1933 ; 445,492 en 1935.

Cela va un peu trop vite pour le terrain constitué par la plage de Daytona. A partir de ce moment les candidats au titre de recordman du monde s'en iront sur le Lac Salé desséché de l'Utah, à Bonneville Salt Flats, à 3.500 kilomètres de New-York et à 200 kilomètres de la première ville de quelque importance : Salt Lake City. Le lac a 120 kilomètres de long, 60 de large. Le sol est constitué par une couche de sel recouverte par la pluie en hiver. L'eau en s'évaporant laisse un sol très dur et que l'on aplanit avec une grosse poutre remorquée par un tracteur.

En 1935, Campbell y atteindra la vitesse de 484,618 à l'heure. Il voulait dépasser les 500.

Cet honneur devait échoir l'année suivante à Eyston, le duel Segrave-Campbell étant alors remplacé par un autre, plus acharné peut-être encore, entre George Eyston et John Cobb, ce dernier étant le titulaire actuel à 634,221, record battu le 17 septembre 1947.

Maurice Philippe.

# LES ROIS FÊTENT LES ROIS

Comme chaque début d'année, les premiers mimosas et les premiers œillets voient apparaître sur notre Côte d'Azur les habitués fervents et les hôtes de marque.

Au château de la Croë, au cap d'Antibes, le duc de Windsor, ex-souverain d'Angleterre, et la duchesse, qui vont abandonner leur demeure méditerranéenne pour s'installer prochainement à Paris, ont donné une dernière réception brillante quoique intime. On comptait, en effet, parmi les hôtes du château le roi Léopold III de Belgique et la princesse de Réthy, l'ex-roi Michel de Roumanie et la princesse Anne de Bourbon-Parme, le duc et la duchesse de Westminster, auxquels s'étaient joints M. et Mme Winston Churchill, qui séjourneront une partie du mois dans la région niçoise.

M. W. Churchill se repose a Monte-Carlo.

L'ex-roi Michel de Roumanie et la princesse de Bourbon-Parme en promenade dans Nice.

Le duc de Windsor, retour du golf, entre l'ex-roi Léopold III et la princesse de Réthy.

Dans le bassin du Nord et du Pas-de-Calais, les veines de charbon n'ont souvent que 80 centimètres de haut. Le mineur travaille couché.

# 10 JOURS CHEZ LES MINEURS

par notre envoyé spécial JEAN-FRANÇOIS VIRENQUE

Au lendemain de la libération, lorsque la nationalisation des houillères fut décidée, on pensa généralement que la France allait augmenter rapidement la capacité de sa production charbonnière. Les deux conditions essentielles n'allaient-elles pas se trouver réunies, puisque l'équipement et la modernisation des bassins pourraient enfin être entrepris selon un plan concerté, tandis que la suppression des anciennes concessions ne manquerait pas de créer le climat social favorable à un accroissement du rendement ? Il semble bien, cependant, que ces espoirs aient été déçus.

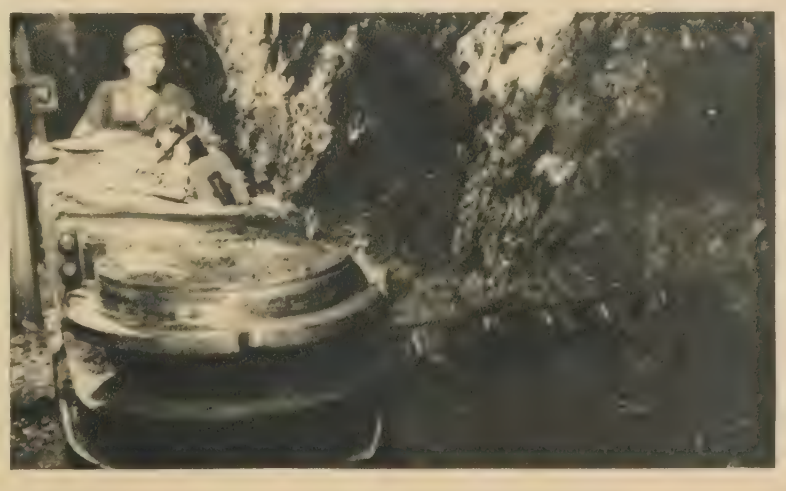
Quatre années après l'ordonnance du 13 décembre 1944, la production d'avant guerre a sans doute été dépassée, mais le charbon a atteint des prix auxquels on n'osait penser : 3.500 francs la tonne contre 177 francs en 1938... et le contribuable, qui se trouve aujourd'hui actionnaire des charbonnages, comprend mal qu'on soit obligé de lui demander presque sans cesse de nouveaux sacrifices.

Certes, chacun sait que la France a besoin chaque jour de davantage de charbon et que notre programme d'importations a été totalement bouleversé par les événements, mais il n'en reste pas moins que ces sacrifices semblent lourds.

D'autre part, les grèves successives, qui ont peut-être été le prélude à de plus vastes conflits et qui sont également responsables de la complexité du problème charbonnier, prouvent que l'équilibre social n'a pu être complètement établi.

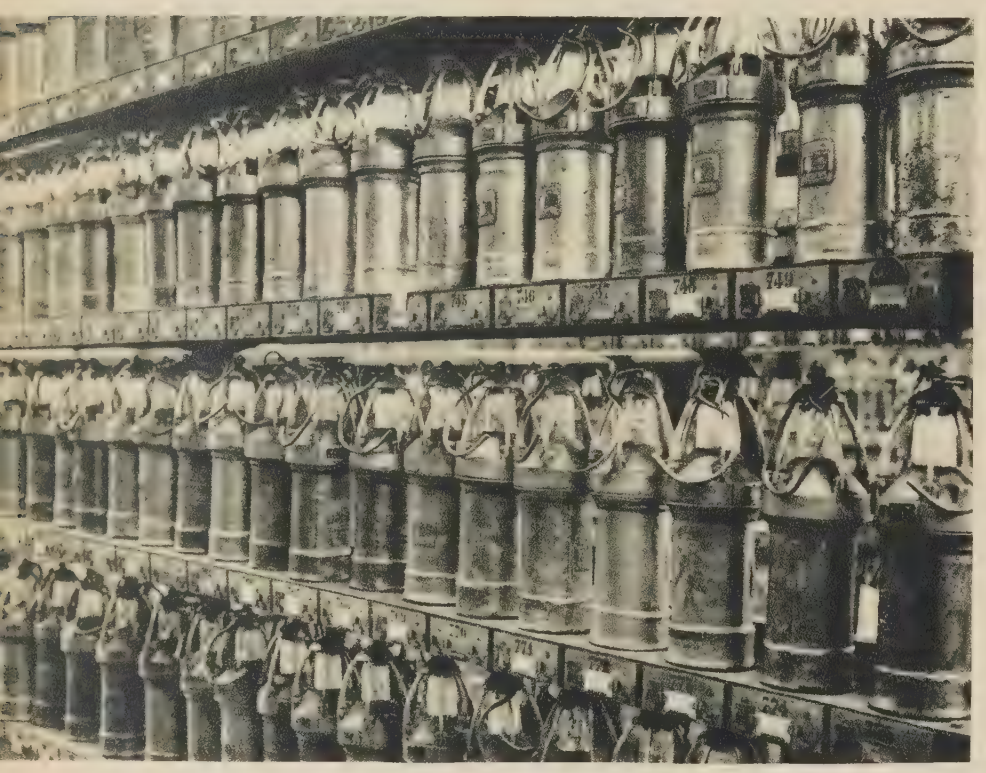
Est-ce dire que la nationalisation doive se solder par un échec, ainsi qu'on le pense actuellement : après avoir secoué les tapis verts, on se demande ni plus ni moins si l'on ne ferait pas mieux de les sortir des placards, et l'ouvrier, à qui l'on a fait croire qu'en chassant les *trusts* il deviendrait son propre patron, se laisse aller parfois à avouer que pour lui il n'y a guère eu de changement.

Sans doute n'est-il plus temps de discuter de l'opportunité de l'ordonnance de 1944. En pareille matière il n'est guère aisé de faire machine arrière, et



Pour augmenter la production, il faudrait introduire dans les fosses des machines de chargement et d'abatage automatiques. Malheureusement, ces machines ne peuvent être utilisées que dans des fosses électrifiées et où la hauteur des tailles permet leur installation. — Ci-dessus : un « Duckbill » et une haveuse.

A LA FOSSE NOTRE-DAME, UNE ÉQUIPE ATTEND LA « CAGE » QUI LA DESCENDRA AU FOND, D'OU ELLE NE REMONTERA QUE SEPT HEURES APRÈS.



LES LAMPES ÉLECTRIQUES A CROCHET CI-DESSUS SONT REMPLACÉES PEU A PEU PAR DES LAMPES FIXÉES AU CHAPEAU, BEAUCOUP PLUS LÉGÈRES.

si l'on peut souhaiter quelques modifications de forme, le principe, lui, ne peut plus être qu'accepté. Cependant, avec ce recul que prennent rapidement les temps historiques, on peut se demander si l'époque, en dehors de toute question sociale, était bien choisie. Cette question, il est vrai, est bien inutile : a-t-on jamais vu faire une révolution en période de prospérité ?

Sans doute est-il difficile d'admettre que là où un mineur pouvait en 1939 sortir dans sa journée 1.199 kilos de charbon il ne puisse plus aujourd'hui en extraire que 970 kilos. Pourtant ce fait se vérifie tous les jours : les statistiques de rendement sont là pour le prouver, et comme on ne peut faire endosser à la seule main-d'œuvre la responsabilité de cet effondrement de la production il faut en chercher la raison ailleurs.

Cette raison, un vieux théorème la résume assez bien qui dit que productivité égale coefficient d'équipement multiplié par coefficient effort. Il semble bien, en effet, que si un mineur n'extrait plus aujourd'hui, dans le bassin du Nord et du Pas-de-Calais, que 970 kilos de charbon par jour, c'est bien parce que le matériel qu'il emploie ou dont il est tributaire est à bout de souffle. En fait, l'Etat a fait en 1944 dans ce bassin une bien mauvaise affaire : l'équipement qu'il y a trouvé était prêt à rendre l'âme, et qu'il s'agisse des installations du fond, des machines d'extraction (âge moyen : vingt-sept ans !), des centrales thermiques, des cokeries ou des lavoirs, il ne pouvait être, dans la plupart des cas, question d'autre chose que de remplacer tout cela au plus vite.

Le fait que l'équipement ait été en si mauvais état ne justifiait-il pas d'ailleurs la nationalisation ?

On imagine aisément les arguments : les compagnies avides seulement de dividendes méritaient bien d'être évincées... Etait-il normal que les subventions allouées avant guerre par l'Etat aux concessions afin que le prix de vente du charbon fût maintenu à un taux acceptable servissent en partie à payer les actionnaires ? Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur ce sujet, l'équité veut que l'on n'oublie pas les difficultés rencontrées par les compagnies au cours de ces trente dernières années : guerre de 1914, crise économique de 1930, crise sociale de 1936, guerre de 1939 et occupation. Il est évident que la situation ne pouvait guère être florissante en 1944, ce qui d'ailleurs n'excuse rien : ni l'aversion quasi insurmontable que certaines compagnies avaient pour les dépenses ni les erreurs qui, il faut bien le reconnaître, ne pouvaient manquer d'être faites au lendemain d'une nationalisation insuffisamment préparée.

S'il a trouvé un matériel qui ne valait généralement plus grand'chose, l'Etat est donc arrivé, par un de ces coups de malchance comme on n'en voit qu'au cours de telles expériences, à une époque où les anciennes compagnies allaient devoir précisément entreprendre des travaux d'équipement considérables.

Ainsi on peut se demander si l'ordonnance de décembre 1944 était réellement opportune. Ne valait-il pas mieux laisser au secteur privé le soin d'assurer le financement de cette modernisation : quitte à accaparer une entreprise, n'est-il pas préférable d'attendre qu'elle ait quelques chances d'être rentable ? L'épargne aurait-elle été capable, il est vrai, de trouver en elle-même les capitaux nécessaires ? La question reste posée.

Ce qui est certain, c'est que les anciennes compagnies n'auraient pu faire autrement que d'entreprendre ces travaux que certaines avaient d'ailleurs commencés. Sinon elles eussent été condamnées à cette alternative qui menace maintenant l'Etat patron : moderniser ou, au lieu d'atteindre en 1955 les 125.000 tonnes-jour du Plan, se résigner à ne même plus extraire les 100.000 tonnes actuelles, accepter ensuite 80.000 tonnes, c'est-à-dire fermer une partie des mines du Nord et du Pas-de-Calais, qui fournissent cependant 55 % de la production charbonnière nationale, et trouver un emploi à la plupart des 190.000 hommes qui y travaillent...

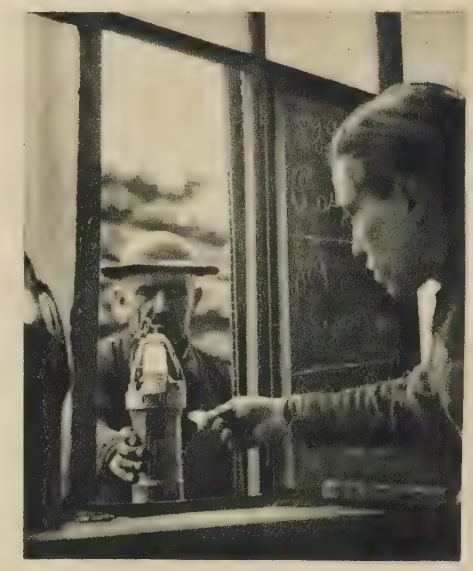
L'absurdité d'une pareille éventualité n'a sans doute nul besoin d'être soulignée, bien que nous soyons de nature peu sensible aux chiffres des statisticiens et aux systèmes quinquennaux.

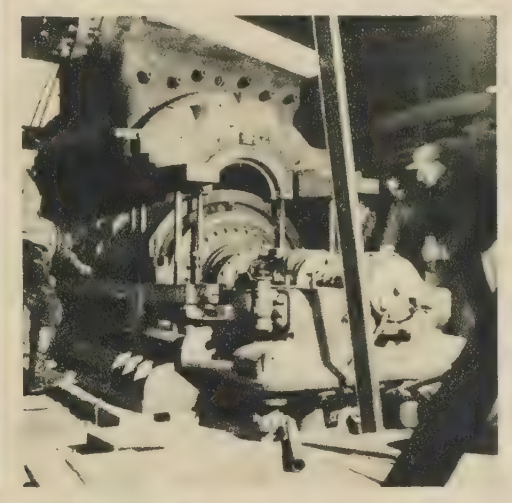
Pourtant, c'est bien d'un plan quinquennal et même d'un plan décennal qu'il faut parler.

Donc il faut rééquiper, et sans doute est-ce là le bienfait le plus tangible de la nationalisation que d'avoir réalisé cette unité du bassin qui autorise non seulement la standardisation du matériel, mais aussi une répartition plus judicieuse des crédits. A une époque où la construction d'une salle de douches peut avoir sur le rendement une répercussion aussi sensible que celle que l'on serait en droit d'attendre de la mise en service d'un nouveau compresseur, l'importance de ce problème de répartition se conçoit aisément...

Cependant la grande difficulté était bien de mettre sur pied les plans eux-

CI-DESSOUS, EN HAUT A GAUCHE : A LA REMONTÉE, UN MINEUR REND SA LAMPE ET ON LUI TEND SON JETON DE POINTAGE. — A DROITE : DANS BIEN DES FOSSES, LES WAGONNETS DE CHARBON SONT ENCORE TIRÉS PAR DES CHEVAUX, QUI ONT LEURS ÉCURIES AU FOND ET NE REMONTENT JAMAIS AU JOUR. — CI-DESSOUS, EN BAS : DÈS QU'IL EST REMONTÉ, LE CHARBON EST TRIÉ UNE PREMIÈRE FOIS A LA MAIN, LES PIERRES SONT RETIRÉES.





APRÈS LE PREMIER TRIAGE, LE CHARBON EST LAVÉ DANS DES BACS (CI-CONTRE, A GAUCHE), CE QUI PERMET DE RÉCUPÉRER LES PRODUITS FINS QU'UTILISERONT COKERIES ET CENTRALES. — EN HAUT : QUELQUES ASPECTS DE LA CENTRALE D'HARNES DONT LES CHEMINÉES FONT PENSER A CELLES D'UN PAQUEBOT, ET QUE L'ON ACHÈVE DE CONSTRUIRE ACTUELLEMENT ; DÉFOURNEMENT NOCTURNE DANS UNE COKERIE ET A L'USINE DE SYNTHÈSE DE MAZINGARBE, COMPRESSEURS POUR LA FABRICATION DE L'AMMONIAQUE.

mêmes : dans un bassin dont la partie la plus accessible a été épuisée par un siècle et demi d'exploitation et qui a été durement touché tant par les guerres que par les crises, il fallait établir un programme permettant de rattraper aussi rapidement que possible les retards techniques tout en s'appliquant à tirer le maximum de ce qui existait, car la France, pour se reconstruire, réclamait toujours davantage de charbon. Enfin, parallèlement, il fallait concevoir ce fameux plan de modernisation voué dès son jeune âge aux imprévisibles fluctuations des crédits, mais dont la naissance ne pouvait être différée. En somme, il n'était pas question de pratiquer une politique inspirée des immuables traditions de l'épargne. On ne pouvait dire : « Commençons par le fond, l'année prochaine nous nous occuperons des lavoirs, puis de la modernisation des carreaux, des centrales et des cokeries et, enfin, des cités ouvrières. » Il fallait commencer partout à la fois.

A lui seul l'équipement du fond posait déjà des problèmes délicats. Au lendemain de la libération le charbon était extrait de cent douze fosses, ce qui représentait une moyenne de 900 tonnes-jour pour chacune d'elles, chiffre évidemment minime, vu ce que coûte l'équipement et l'entretien d'un puits. Il était donc nécessaire d'envisager la concentration des sièges d'extraction non seulement pour n'investir des capitaux que dans des fosses réputées rentables, mais aussi pour augmenter la production en exploitant des mines jusqu'alors inaccessibles, résultat qui sera atteint grâce au fonçage actuellement en cours de sept nouveaux puits. Ainsi, lorsque ces travaux évidemment longs et coûteux seront achevés, c'est-à-dire en 1955, la production prévue de 125.000 tonnes-jour sera extraite de soixante sièges seulement, ce qui équivaut à une diminution de 50 % des centres d'extraction pour une augmentation de la production de 25 %.

La concentration et le fonçage de nouveaux puits seraient cependant sans effet si l'on ne recherchait sans cesse des méthodes nouvelles d'exploitation à rendement croissant. C'est sur ce point que portent principalement les efforts des techniciens : augmenter le rendement du mineur est non

seulement important sur le plan de la production, il est aussi capital, il faut bien le dire, à une époque où l'absentéisme atteint 16 % du personnel et où la main-d'œuvre se raréfie d'année en année. L'abatage du charbon dans les chantiers se fait actuellement presque exclusivement au marteau piqueur. Or, l'emploi de cet outil est pénible pour l'ouvrier et le rendement individuel, faible. Il faudrait donc avoir recours à des machines d'abatage automatiques à grande puissance. Malheureusement, ces machines, telles que rabots ou haveuses, ne peuvent être installées partout, car dans le bassin du Nord et du Pas-de-Calais la plupart des veines n'ont guère que 70 à 80 centimètres d'épaisseur... Là où l'homme doit travailler accroupi, sinon couché, dans des conditions particulièrement pénibles, car les *toits* ne sont généralement pas solides, il est impossible de descendre des machines encombrantes, qui ne peuvent s'accommoder des gisements tortueux où la veine, capricieuse, grimpe parfois à 45 degrés. Enfin, ces engins sont mus par l'électricité, et l'électrification du fond ne fait que commencer. Dans la plupart des fosses l'énergie employée reste l'air comprimé, dont il fallait bien se contenter jusqu'alors en dépit de son mauvais rendement, puisque la plupart des chantiers sont grisouteux et qu'il n'y a pas si longtemps qu'ont été mis au point les moteurs électriques antidéflagrants.

Ainsi, depuis que les travaux ont été commencés, le fond se modernise peu à peu : les locomotives diesel ou à trolley remplacent les quelques centaines de chevaux qui vivent encore dans la mine. D'ailleurs un regard sur les tableaux d'évolution du matériel du fond de 1938 à 1951 donne un bilan exact des efforts accomplis et de ceux qui restent à entreprendre : il n'est que de les consulter. En 1938 le bassin ne possédait qu'une machine d'abatage mécanique. Il en possède aujourd'hui 42 et en aura sans doute 90 en 1951. Machines de creusement ? Une en 1938 ; 43 en 1948 ; 200 en 1951. Matériel de chargement ? En 1938, 2.569 moteurs de couloirs ou têtes notrices de convoyeurs ; en 1948, 5.085 ; en 1951, 5.800. Matériel de roulage ? En 1938, 199.409 berlines ; en 1948, 197.000 ; en 1951, 180.000, et si ce chiffre décroît, c'est parce que les berlines actuelles de 600 litres de capacité sont remplacées peu à peu par des modèles de 1.100 et 3.000 litres qui permettent un chargement et un roulage plus rapides. Locomotives de fond ? 494 en 1938 ; 857 en 1948 et 1.000 en 1951. Lampes électriques individuelles « au chapeau » ? En 1938, aucune ; en 1948, 7.000 ; en 1951, 50.000. Enfin, puissance des compresseurs : 143.000 CV en 1938 ; 250.436 en 1948 ; 260.000 en 1951, tandis que la puissance de l'énergie électrique installée sera en 1951 de 50.000 kW contre 4.000 en 1948 et 2.000 en 1938.

Ce premier bilan paraît acceptable. Reste à savoir si les grands travaux de fonçage et de modernisation sont rentables ou non. Si dans un gisement moyen, et dans les conditions actuelles, les installations entièrement neuves ne sont qu'exceptionnellement bénéficiaires, la rentabilité des modernisations, par contre, peut se calculer en fonction des économies de personnel — et surtout du personnel de jour — qu'elles entraînent.

Actuellement les effectifs moyens d'une fosse produisant 1.000 tonnes par jour oscillent entre 240 et 300 hommes, mais avec les nouvelles installations ce chiffre sera ramené à 150 pour une production de 3.500 tonnes. Si l'on base les calculs sur un quart de siècle d'amortissement (il faut renouveler le matériel tous les trente ans) et en prenant la charge que représentait sur les houillères en 1947 un ouvrier moyen, c'est-à-dire 330.000 francs, on obtient, compte tenu de la production du charbon, un capital de 2.400 millions de francs. La modernisation d'une fosse de même importance coûtant 2.500 millions, on ne peut dire que l'affaire soit catastrophique d'autant qu'elle ne peut être évitée puisqu'il faut aller chercher le charbon toujours plus profond. Il importe d'ailleurs de signaler que le plan décennal ne prévoit que la création de deux sièges neufs, tandis que six sièges seront complètement modernisés et cinq autres partiellement.

Moderniser les fosses et remplacer le matériel à bout de souffle pour augmenter le rendement, c'est-à-dire la production, ne suffisent pas. Un des autres drames du bassin du Nord et du Pas-de-Calais est que le charbon qui y est extrait ne peut être livré tel quel à la consommation. Les nouvelles méthodes d'extraction ne permettent plus, en effet, de séparer sur le chantier le charbon des matières stériles. Il est donc nécessaire de tout remonter au jour.

Si un premier triage à la main (méthode combien archaïque, qui disparaîtra) permet de mettre immédiatement de côté les gros morceaux, le reste, c'est-à-dire plus de 80 %, doit être envoyé à l'épuration. Cette épuration est faite actuellement par divers procédés, dont le plus répandu est celui du lavage, qui consiste à faire passer les produits calibrés dans une succession de courants d'eau qui les séparent les uns des autres par densité.

Le lavage, permettant de ne livrer à la consommation que des charbons correspondant à une qualité égale et bien définie, est une source de gains considérables, et un seul exemple suffit à le prouver :

Une tonne de charbon à 32 % de cendre se vend 1.250 francs la tonne au maximum, mais si, par lavage, on retire de cette tonne 600 kilos de produits à 14 % de cendre (valant 3.130 francs la tonne), l'opération permet aux houillères de réaliser un bénéfice brut de 630 francs, soit, après défalcation des frais de lavage, un bénéfice net de 500 francs. Laver est donc indiscutablement une opération rentable. Malheureusement, les lavoirs comptent parmi les installations les plus anciennes du bassin : certains ont cinquante ans !

A une époque où le gaspillage est plus que jamais criminel, on se trouve en face de l'alternative suivante : ou bien construire de nouveaux lavoirs pour traiter la production sans cesse croissante ou bien ne pas en construire et perdre des milliards. Aux houillères du Nord et du Pas-de-Calais si l'on pouvait traiter plus complètement le charbon extrait il serait facile de récupérer 1 % du tonnage brut, ce qui équivaudrait à un gain approximatif de *2 milliards par an !* Lorsqu'on sait, d'autre part, que la mécanisation du fond se traduit, vu la friabilité du charbon, par une augmentation de la production des produits fins, on conçoit plus aisément encore la nécessité de construire des lavoirs dont le rapport est tel qu'en cinq ans environ les installations neuves peuvent être amorties.

D'importants travaux sont d'ailleurs en cours d'exécution. Ils permettront de porter la capacité actuelle des installations de lavage à 9.500 tonnes-heure, ce qui équivaut à une augmentation de 5.400 tonnes-heure. Ces travaux, qui nécessitent des investissements que l'on peut estimer à environ 25 milliards de francs, seront terminés dans une douzaine d'années. Enfin, des criblages

UN DES GRANDS TRAVAUX PRÉVUS PAR LE PLAN D'ÉQUIPEMENT ET DE MODERNISATION E

neufs seront construits auprès des puits que l'on fonce ou que l'on transforme actuellement.

Ainsi les houillères pourront livrer des combustibles dont le rendement sera plus élevé, et ceci est important non seulement à cause des gains qui pourront être réalisés, mais aussi parce que le bassin avec ses centrales et ses cokeries est un gros consommateur de produits fins.

En ce qui concerne les centrales thermiques, la situation est également claire: au moment de la nationalisation il en existait quatorze dans le bassin, dont la moitié datait de l'après-guerre 1914-1918, et le reste, de 1933-1935. A elles seules, cependant, elles produisaient 2,6 milliards de kWh, soit plus de 10 % de la production nationale et près du quart de la production des centrales thermiques françaises. Un gros effort de modernisation avait été décidé en 1938 et en 1939, mais la guerre, puis l'occupation n'en permirent pas la réalisation. Actuellement, profitant des études faites depuis 1945, le bassin construit de nouvelles centrales et en modernise d'anciennes, et si la production actuelle d'énergie électrique est déjà supérieure de 35 % à celle de 1938, en 1954 elle le sera de 100 %. Il est d'ailleurs regrettable que l'on ne puisse organiser des visites de centrales à l'usage du public : une installation telle que celle d'Harnes vaut d'être vue. Commandée aux Etats-Unis en 1945, elle est arrivée en 1946 en pièces détachées et elle tournera dans quelques semaines. Que l'on imagine un immense bâtiment dont l'esthétique fait un

RS DE RÉALISATION : LE FONÇAGE D'UN PUITS D'EXTRACTION A NŒUX-LES-MINES.

peu songer à Sing-Sing, mais dans lequel tout, depuis les marches d'escalier jusqu'aux cheminées, en passant par les turbo-alternateurs, est arrivé d'outre-Atlantique en caisses numérotées... Que l'on soit pour ou contre le plan Marshall, le tour de force laisse rêveur !

La situation des cokeries en 1944 était plus mauvaise encore que celle des centrales : la plupart des batteries de fours avaient quinze ans d'âge en moyenne, tandis que certaines installations de récupération des sous-produits étaient plus vieilles encore. Actuellement treize cokeries produisent chaque jour 10.000 tonnes de coke, 400 tonnes de goudron, 90 tonnes de benzol, 170 tonnes de sulfate d'ammoniaque et 2 millions de mètres cubes de gaz. En 1945, grâce à l'unification et à la modernisation du type des fours, ces chiffres seront portés à 12.000 tonnes de coke par jour, 500 tonnes de goudron, 112,5 tonnes de benzol, 212,5 tonnes de sulfate d'ammoniaque et 2 millions 500.000 mètres cubes de gaz.

Si l'on considère donc ce bassin dans son ensemble on aperçoit aisément quels efforts y ont été entrepris depuis quatre ans. Cependant il faut aussi considérer l'autre facteur du théorème : productivité égale équipement multiplié par rendement. Or, la productivité est elle-même fonction du coefficient humain. En somme, il reste donc à savoir si ce second facteur est ou n'est pas une inconnue.

Phot. *France-Illustration* (H. Parnotte). *(A suivre.)*

LE CHARBON, ABATTU, REMONTÉ AU JOUR, TRIÉ ET LAVÉ, EST ENFIN EXPÉDIÉ A TRAVERS LE PAYS PAR PÉNICHES ET PAR TRAINS ENTIERS QUI SILLONNENT NUIT ET JOUR LES MILLIERS DE KILOMÈTRES DE VOIES FERRÉES DE CETTE VÉRITABLE RUHR EN RÉDUCTION QU'EST LE BASSIN DU NORD ET DU PAS-DE-CALAIS. IL PRODUIT SEUL 55 % DE LA PRODUCTION FRANÇAISE.

FRANÇOIS BALSAN, AU CAMP.

CHAMELIER HOTTENTOT DU POSTE DE TSABONG.

# A TRAVERS L'ÉTRANGE

par FRANÇOIS BALSAN

## I. - VERS MA BASE DE DÉPART

*Au nord de l'Union sud-africaine existe un curieux pays : le Betchouanaland. Il ne dépend aucunement de la République sud-africaine. La couronne britannique exerce directement sur lui un protectorat.*

*Ce Betchouanaland, dont on sait si peu de chose en Europe, est fermé sur son infime densité de population. On sera moins surpris de la rareté de ses habitants quand j'aurai précisé que les quatre cinquièmes de sa superficie — l'autre cinquième, au nord, étant des marais — constituent l'un des plus originaux déserts de la mappemonde : le Kalahari.*

### LA QUESTION

PLUS j'étudiais les documents existants sur le Kalahari, plus m'apparaissaient les lacunes des éléments recueillis. Si le nord et le centre du Kalahari avaient largement été pourfendus par Passarge et Schulze (1907), William Macdonald (1913), Schwartz (1921) et Rey (1932), il existait une zone, une zone étrange, où personne ne semblait être allé depuis que Farini, le trappeur de bêtes sauvages, en avait longé la bordure occidentale en 1896, et Rey, la bordure orientale en 1932. C'était la vaste enclave que forme le désert entre les rivières Molopo et Nosop : *la poche du Kalahari.*

La poche ne contenait-elle que du sable ? La siccité totale décrite de ses bassins latéraux, Nosop et Molopo, entraînait-elle le même état, le même aspect de mort latente pour la région encadrée ?

Je résolus d'insérer *de toute façon* la traversée de la poche dans ma route, et même de commencer par elle. *Pour la suite,* et tel fut le plan que je fis agréer par la Société de géographie au moment de recevoir son patronage pour ma mission, j'exécuterais une soudure entre tous les trajets déjà réalisés dans le Betchouanaland. Par les villes noires centrales je gagnerais les marais septentrionaux, le lac Ngami, l'Okowango, le Makarikari. Je m'efforcerais de réaliser un aperçu d'ensemble sur une vaste région partiellement et à peine étudiée.

IL NOUS AURA FALLU ALLER EN PAYS NOIR POUR POUVOIR METTRE LA MAIN SUR UN ANE BLANC.

### IMPERIAL RESERVE

Grâce aux grandes lignes aériennes rétablies et accélérées, Johannesburg n'est qu'à quelques coups d'aile de l'Europe. On y atterrit dans la mécanisation d'une ultra-moderne cité champignon.

Je ne traîne pas dans cette Babel. Par un bout de petite ligne lente, aux stations de planteurs ou d'éleveurs égrenées sur le plateau rouge, j'arrive, le 2 août 1948, à Mafeking, terminus du réseau.

A 200 milles de distance, les rumeurs de la grande ville ont disparu. Nous sommes dans une minuscule bourgade de bungalows alignés parmi les orangers, les citronniers, les poivriers. Une agglomération de fonctionnaires et de marchands — presque tous indiens — pour servir les derniers colons aventurés aussi loin.

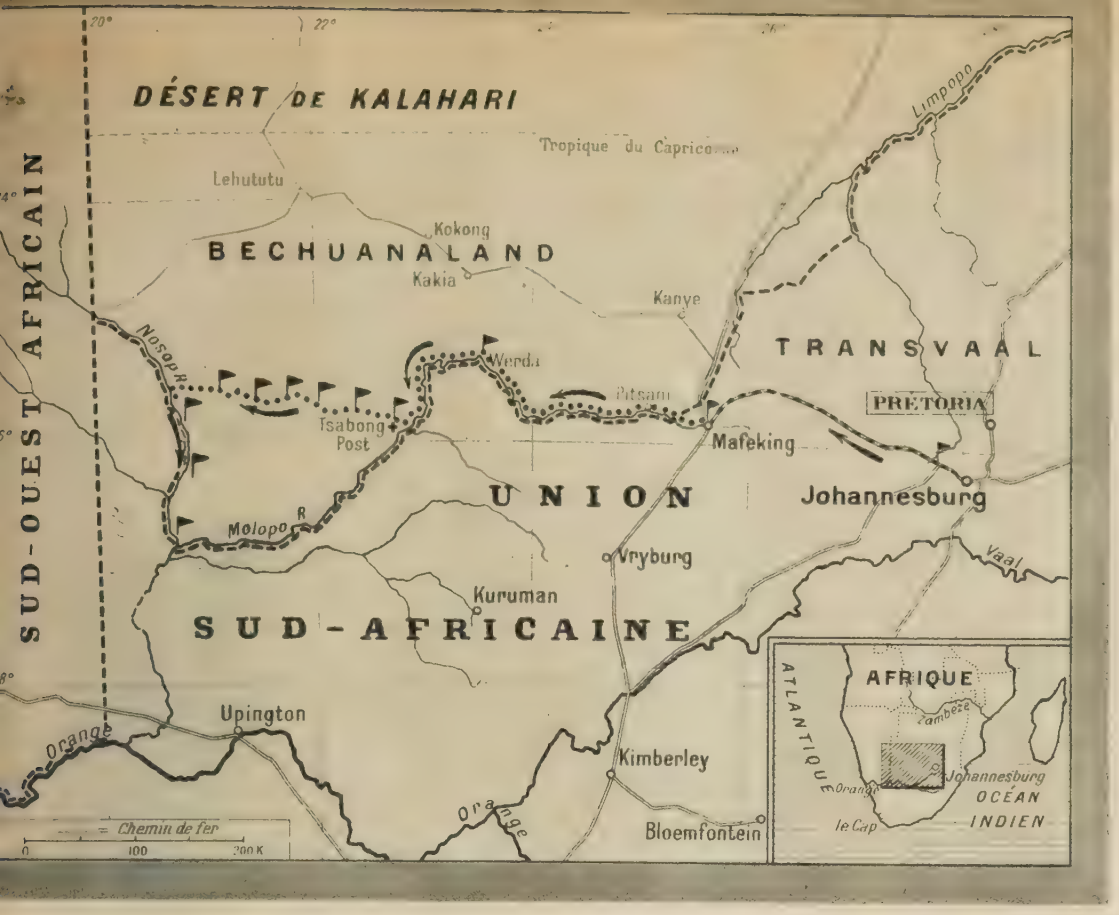
Les colonels G. B. Vyvyan et Baden Powell (le père du scoutisme) soutinrent dans cette place, en 1900, un siège de plusieurs mois par les Boers. Le townhall — la mairie — conserve les souvenirs émouvants de ces rudes instants : des fanions déchirés, de vieux mortiers, des photographies.

Mais Mafeking présente pour moi une autre et plus importante particularité : l'Imperial Reserve.

A un demi-mille, un carré de barbelés enclôt un morceau de terre anglaise. C'est, sous des dehors de camp militaire, le quartier général du protectorat du Betchouanaland.

Sagement, et pour mille raisons de commodités aisées à devenir (le chemin de fer, principalement), la couronne a préféré installer juste à la frontière, *mais à l'extérieur,* les administrateurs et les soldats chargés de mandat.

Mon intention était de consulter ces hommes avertis : j'y suis bien *obligé* aussi. Londres n'accorde pas le visa pour le Betchouanaland et




# DÉSERT DE KALAHARI

vous prie de le demander directement à Mafeking, au Resident Commissionner. La correspondance est longue et serrée. En finissant par agréer mes projets, Son Excellence m'a prescrit de me présenter en arrivant. Je me dirige donc vers Imperial Reserve.

La cordialité britannique m'accueille et me conduit. De pavillon en pavillon, j'aboutis au bureau du major Lengley, chef de la police au désert. C'est un jeune officier élégant, qui se découpe sur l'immense carte murale au 1/500.000 où est noté tout ce que sait le Camel Corps : l'unique, le rare, le grand document.

Chichement renseigné par les relevés de parcours d'explorations plus ou moins anciennes, j'embrasse d'un coup d'œil la vérité... Elle est maigre, réellement.

Le territoire est subdivisé en deux zones, la séparation longeant sensiblement le tropique du Capricorne. La tête est ici. La première zone a un centre de contrôle à Goberones, où réside un lieutenant, Ewans, dont le major me loue la haute connaissance du désert. Du point de vue civil, deux districts commissionners sont plus ou moins confortablement détachés au long de la rivière Molopo, avec des soldats. La deuxième zone a une organisation similaire.

Une entière indépendance est laissée aux tribus. L'autorité des chefs est seulement confirmée et soutenue.

Mais les tours d'horizon ne servent, dans toute conversation, que de préambule aux points particuliers. Le major écoute maintenant mon plan avec toute son attention. Il m'a suivi sur la carte et m'a laissé achever.

« Tout cela semble réalisable, dit-il, à condition que vous preniez beaucoup de précautions et que vous ayez une lettre de recommandation générale que je vais vous donner. Oui, tout va bien, sauf le début.

— La traversée de la poche ?

— Parfaitement. Elle a toujours délibérément été laissée de côté, elle est donc totalement inexplorée : c'est un vide absolu, d'eau en particulier. Aucun indigène n'y vit, aucun n'y campe : nous n'avions donc aucune raison technique d'y pénétrer.

— L'a-t-on survolée ?

— Je n'en sais rien, en tout cas pas dans le but de l'étudier. Je vous demande de ne pas maintenir vos projets, de ce côté au moins, avant d'avoir vu le lieutenant Ewans. Il vient ce soir en liaison. Je vous redis son expérience. Nous l'interrogerons ».

A 21 heures, au petit hôtel Crewes où suis descendu, Lengley, Ewans et moi sommes assis autour du whisky. Ewans assure qu'il a battu presque tout le Kalahari. Pourtant, il dit non lui aussi.

« Je vous déconseille donc votre tentative, conclut-il : mais vous êtes explorateur, mesurez vos risques, et si vous décidez de passer outre agissez librement. »

On n'est pas plus *fair play*. Je remercie mes hôtes et leur annonce mon départ pour Tsabong, par la piste du Molopo, avec la Pontiac de l'Irlandais O'Reilly.

LES COLONS DE L'UNION SUD-AFRICAINE, SUR LA RIVE SUD DU MOLOPO, ONT D'ÉNORMES TROUPEAUX.

CURIEUSES DÉPRESSIONS DANS LE ROC EMPLIES D'EAU, DANS LES ENVIRONS DE MAFEKING.

### FAR-WEST MOLOPO

Je suis parti. La piste traverse la cité Barolong et se met à longer, sur le sable rouge, un Molopo sec instantanément. Les noirs riverains, les colons se servent du lit comme d'un champ. Pacages et labours s'y succèdent.

Le Molopo forme la bordure septentrionale de l'Union : ma piste relie donc à partir de Mafeking les colons les plus avancés au nord. Des store-men (boutiquiers de bled) très espacés procurent les denrées indispensables : sucre, farine, café, essence.

Nous roulons sur la rive gauche dans un parc arborescent parcouru de troupeaux. L'autre rive, elle, en surélévation, est la lisière absolument interdite, sauvage, inhabitée du Kalahari. Un colon m'avoue en cachette qu'il y pousse parfois une pointe de chasse. Mais, malgré la trempe de ces hommes venus chercher leur gagne-pain au bout de la civilisation, on les sent unanimes dans leur totale abstention devant ce désert, dont ne les sépare pourtant que le Molopo.

La première nuit j'atteins les parages du poste de police de Werda. Tout seul, il se hisse sur la rive droite, celle du Kalahari, en vigie. Un colon nous a montré de loin le drapeau flottant parmi la forêt. Nous y grimpons dans le sable fluent, à moteur emballé.

AU BORD DES SOURCES DU MOLOPO, LES POIVRIERS ONT DES RACINES COMPLEXES...

### UN DROLE DE SERGENT

Le sergent blanc Innis me reçoit fraîchement. Il se couchait. Ses deux chiens ronflaient. Son veilleur l'a éveillé, comme pour l'alerte, en nous entendant. Il me demande mes papiers. Au désert, on ne blague pas !

Mon message de Mafeking l'adoucit. On fait le thé, mais je lui dis mes projets et il pousse de hauts cris...

Ridicule. Folie. Il connaît la jungle ambiante, jure-t-il : elle est dure. Quant à la poche du Kalahari, il me prédit que j'y resterai et qu'il ne se soucie pas d'être envoyé à ma recherche. Il ne m'appelle plus que le « géographe fou ».

L'heure s'avance. Il s'en retourne à son lit de camp. Je couche sur le plancher, O'Reilly, dans l'auto.

Innis m'a cru ébranlé par ses arguments percutants. Il voit le lendemain qu'il n'en est rien. Il radiotéléphone alors avec le major Lengley pour bien faire préciser qu'aucun chameau de l'armée ne me sera fourni, ce qui lui est évidemment confirmé.

« Eh bien, fait-il, que décidez-vous ?

— Moi ? De continuer. »

Je le laisse, persuadé de ma folie, entre ses deux molosses, au centre de son carré de sable désouché, balayé, un sable pur, marin, au pied de son drapeau claquant au vent.

Après Makopon, la piste du Molopo descend dans le lit. A quelles époques anciennes cette rivière charriait-elle des eaux ? Elle ne s'humecte plus qu'aux pluies, dont les écoulements s'amassent parfois en poches : il en restait, par exemple, une à Gray, lacustre, reflétant les arbres et le vol des oiseaux.

A la nuit, un vieux Griqualandais, gardien de troupeaux, nous met sur la piste de Tsabong. Jamais sans lui nous ne l'eussions trouvée ! Elle attaque invisiblement la rive droite, puis le désert incontinent. Il n'y a plus qu'une piste militaire, frêle lacet marqué par le pneu, envahi par les morsures de la végétation, sur un sable à traîtrises. Nous sommes déchirés, et nous enfonçons. Notre petite allure procède par bonds verticaux et basculements transversaux. Une branche défonce une portière. Deux longs ensablements.

Alerté par nos feux, visibles de loin, un patrouilleur nous arrête. Heureusement : nous nous égarions. J'enrôle ce soldat et le charge d'autorité sur le siège. Il appartient au poste, nous y guidera et prêtera ses mollets pour pousser l'auto.

Subitement : débouché, changement de décor, beauté...

La forêt épineuse s'ouvre sur une laiteuse immensité. Brouillards de la nuit glacée. Cinglées par nos lumières, de toute part sautent les springboks, gazelles aux jarrets d'acier. C'est le pan de Tsabong. On appelle *pans* les places d'absorption des rares pluies : rouge ou doré ailleurs, le sable est là blanc de craie.

Devant nous, en petits points timides, les feux de Tsabong.

### A TSABONG, AU « GOUM » ANGLAIS
### PRÉPARATIFS DIFFICULTUEUX

Une résidence pour le district commissionner. Une autre — vide — pour officier. Un pavillon de commandement. Les huttes, passées au lait de chaux, où, avec leurs femmes, logent les soldats. Trois mâts de radio. Une clôture d'épineux et de barbelés encerclant le tout.

A l'extérieur, de nombreux puits sont forés. Chaque matin le bétail venu des huttes voisines s'y presse. A l'écart se dresse la palissade de troncs d'arbres où l'on enferme précieusement à la nuit les cinq chameaux de Tsabong.

Le lendemain matin de mon arrivée un soleil de four me salue. M. J. Fairlie, le district commissionner, est un célibataire écossais de vingt-huit ans, en poste ici depuis deux ans. Il me reçoit très cordialement. Mais va-t-il m'encourager ? Pour cela, non, je dois dire que son opinion, la plus directe que je puisse trouver, pèse de son poids. Ce sportif est là depuis longtemps. Il dispose de chameaux, d'un truck Chevrolet de 3 tonnes excellent, il fait une liaison mensuelle avec Lehututu, pour y rendre la justice, en plein Kalahari. Le fait que lui non plus n'ait pas poussé d'incursion dans la poche du Kalahari est impressionnant.

Il m'emmène sur une éminence pierreuse qui domine de 100 mètres la contrée. La vue s'y étend fort loin. Je dois reconnaître qu'à 10 milles la forêt cesse et que la nudité totale semble ensuite régner.

Comme j'insiste pourtant afin qu'il interroge les indigènes, il me mande le meilleur chasseur hottentot : Adam Cooper (ils ont la manie de s'affubler de noms anglais !). A sa hutte, la femme répond que Cooper chasse depuis huit jours et qu'elle ignore quand il rentrera. Fairlie mande alors Lukas Kartsee, autre Hottentot, bon chasseur lui aussi. Lukas est là deux heures après. Mais lui non plus ne veut pas guider du Molopo à la Nosop. Il ne connaît pas.

Tout, vraiment, et tous sont contre mes plans !

Mais ma volonté ne faiblit pas. Et je renvoie la Pontiac et Albert O'Reilly.

Après le départ du district commissionner, et grâce aux facilités qu'il me laisse, je commence à m'« installer ». Visite aux hameaux riverains du pan, cigarettes fumées avec les *headmen*, sourires aux épouses, photographies. Je me fais des amis. J'apprends que les ânes du désert résistent quatre jours à la soif. Précieuse indication ! Faute de chameaux, je prendrai des ânes. Mais il me faut au moins un homme, sinon un guide, avec moi ! Or Cooper ne rentre pas.

Je donne l'ordre alors de rappeler Lukas Kartsee. Et nous voici de nouveau dans la salle des cartes, le sergent noir, lui et moi. Comme étude de psychologie indigène, le dialogue mérite d'être reproduit :

MOI. — Mon plan est au point. J'ai des ânes. Je les bâte en eau. Viens-tu ?

LUI. — Que le morena (maître) m'excuse, je ne peux pas : cette région ne se traverse pas.

MOI. — J'ai évalué le parcours à cinq étapes pour les ânes, en marchant dix heures par jour, bien droit. La marche plein ouest est facile à tenir. Nous emportons huit drommels. Les ânes auront un abreuvoir. Nous boirons librement. Et je te récompenserai avec générosité.

LUI. — Je ne peux pas guider où je ne suis jamais allé, et où l'on ne va pas.

Ce n'est pas une question d'argent. Le désintéressement des noirs d'ici est remarquable : vivant pour rien, et ayant peu l'occasion de dépenser, ils ignorent encore la cupidité. Pour ce chasseur professionnel surtout, c'est une question morale : la crainte d'être inférieur à ce qu'on attend de lui. Pour en avoir eu l'intuition, je vais l'emporter :

« Ecoute-moi bien : je ne te demande pas de guider, mais de m'accompagner, simplement. La responsabilité est pour moi. »

Il est touché.

« Et si, au bout de deux jours, je tombe dans ce qu'on dit : le sable mouvant, je reviendrai. » (Ça, on verra...)

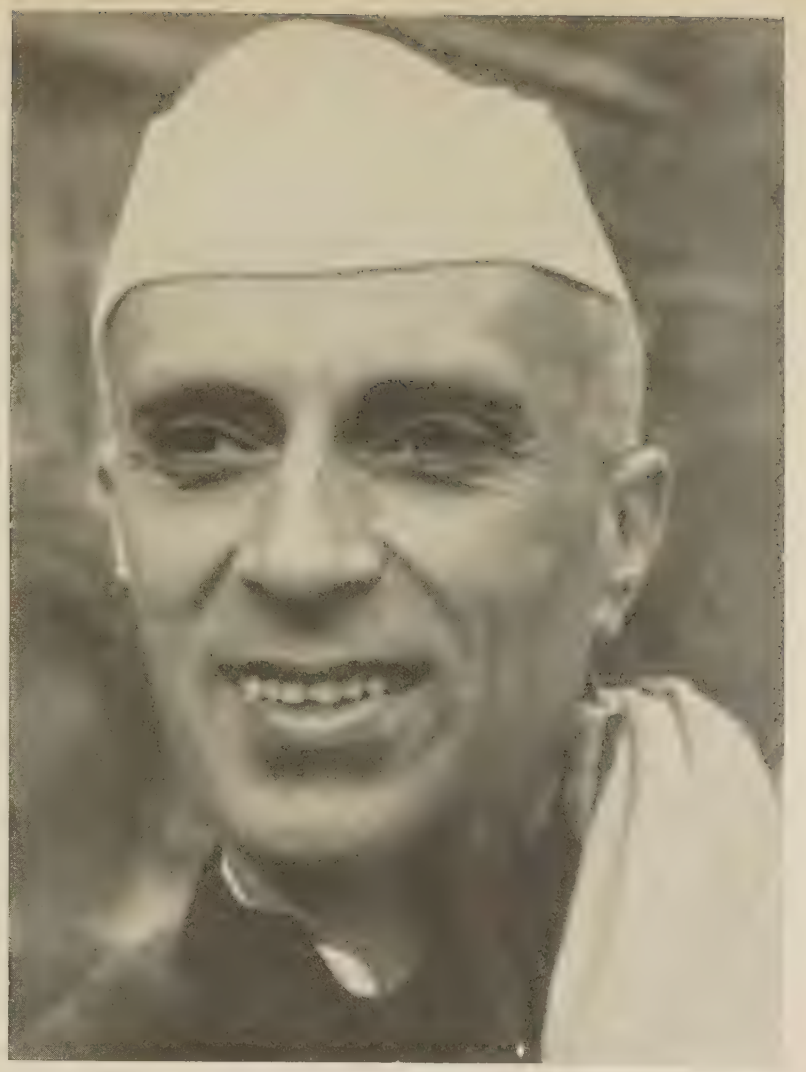
Il est tout à fait troublé, et un peu de fermeté en aura raison.

C'est entendu. Dès lors, il faut ne plus le lâcher. Je lui enjoins de rester au camp pour commencer les préparatifs avec moi.

L'ambiance générale s'est retournée en ma faveur. On va m'aider à trouver ce que j'ai dit avoir, sans l'avoir encore en réalité : les ânes, les drommels. Un premier âne m'est amené. Quoique détestable, je l'achète (2 livres...) pour déclencher le mouvement. J'ai mes quatre autres bientôt... Quant aux drommels, je les prends dans un débarras, avec des sacs qui leur serviront de poches de bât et les feront pendre en équilibre, de chaque côté des bourricots. Du coup, me voyant lancé, le sergent noir m'offre la selle anglaise qui eût manqué à mon séant ! Je suis au complet. Demain je pourrai partir.

*(A suivre.)*

Le légendaire cheik M. Abdullah, premier ministre du Cachemire.



Le pandit Nehru, premier ministre de l'Inde, Cachemiri d'origine.

# CACHEMIRE

## LA « VALLÉE HEUREUSE » EN ARMES

par notre envoyé spécial Francis Brunel

*Le monde entier a accueilli avec joie la cessation des combats au Cachemire.*

*Depuis bientôt quinze mois la guerre s'y prolongeait, et bien peu de précisions ont transpiré jusqu'en Europe sur l'origine et sur le développement du conflit qui a opposé en cette occasion l'Inde et le Pakistan. La commission désignée par les Nations Unies pour étudier sur place le différend a publié, après un séjour de trois mois, son premier rapport.*

*Notre collaborateur Francis Brunel, qui assistait récemment, sur l'invitation du pandit Nehru et du cheik Mohammed Abdullah, aux fêtes de l'Indépendance du Cachemire, rapporte pour les lecteurs de* France-Illustration *ses impressions sur le drame qui ravageait ce légendaire et paisible pays, l'une des merveilles du monde, que les poètes persans ont chanté comme le paradis terrestre.*

Le Cachemire était connu surtout par ses beaux lainages et ses châles entièrement brodés à la main que portaient nos aïeules au siècle dernier. Mais, au XVIII[e] siècle déjà, les richesses naturelles et les beautés légendaires et mystérieuses du Cachemire attiraient les esprits aventureux des grandes cours d'Europe. C'est ainsi que de Boigne, parti aux Indes pour découvrir une route menant vers la Russie à travers le Cachemire, s'arrêta en chemin et devint le plus grand général du nord de l'Inde, sans avoir réussi d'ailleurs à atteindre le pays rêvé !

Jusqu'à ces dernières années peu d'Européens avaient eu l'occasion de parcourir cette région, et ce n'est guère que depuis un an que l'on peut atteindre en avion à peu près normalement le Cachemire, et seulement pendant les beaux mois du printemps, de l'été et du début de l'automne, la neige rendant impraticable en hiver l'aérodrome de Srinagar, la délicieuse capitale d'été de l'Etat princier de Cachemire et de Jammou. Jusque-là il fallait emprunter l'une des deux voies de communication qui le relient à l'Inde et qui comportent un tracé sinueux et étroit de plusieurs centaines de kilomètres.

Avec une superficie équivalente à celle de l'Angleterre, de l'Ecosse et du Pays de Galles réunis, le Cachemire est le plus vaste des Etats princiers de l'Inde et l'un des plus riches aussi. Situé au nord-ouest de l'Inde, il possède une frontière commune avec le Tibet au nord-est, avec le Turkestan chinois au nord, avec la République soviétique du Turkestan et avec l'Afghanistan au nord-ouest et enfin, à l'ouest et au sud, avec le Pakistan. Aussi est-on tenté de faire un rapprochement entre sa situation et celle de la Suisse. On comprend aisément les convoitises que peut susciter un pays d'une telle importance et représentant une telle position stratégique !

Le pays, essentiellement montagneux, peut être divisé géographiquement en trois zones distinctes, séparées les unes des autres par les chaînes neigeuses de l'Himalaya : les régions tibétaines ou semi-tibétaines au nord, avec les territoires de Guilguit et de Ladakh ; « la Vallée heureuse » du Cachemire proprement dit, avec ses plaines fertiles et ses lacs éblouissants, ses vergers, ses champs de fleurs et ses rizières ; et enfin, au sud, le territoire de Jammou, vers la plaine indienne.

Au dernier recensement, en 1941, le Cachemire comptait un peu plus de quatre millions d'habitants, dont trois quarts de musulmans, un quart d'hindous avec de petites minorités bouddhistes et sikhs. Une bonne majorité de la population se livre à l'élevage et à l'agriculture, le reste étant composé d'artisans industrieux et de commerçants habiles, ou encore, dans la région des lacs, de bateliers. A côté d'eux une minorité aristocratique, composée des familles de « pandits » hindous, groupée surtout dans la province de Jammou et à Srinagar, « la Ville du Soleil ».

Une dynastie hindoue règne sur cet Etat depuis le traité d'Amritsar qui, en 1846, confirmait l'autorité du rajah Goulab Singh sur les territoires de

A Srinagar, la foule assiste aux grandes fêtes de l'indépendance.

La « Vallée heureuse », paradis terrestre, et ses amandiers en fleurs.

Jammou, de Ladakh et du Baltistan et lui transférait ceux du Cachemire et de Guilguit, ayant précédemment appartenu aux seigneurs sikhs de Lahore défaits par les Anglais au Penjab.

Au cours de ces dernières années j'ai eu l'occasion de faire plusieurs séjours au Cachemire, et récemment j'assistais, sur l'invitation du pandit Nehru et du cheik Mohammed Abdullah, premier ministre du Cachemire, aux fêtes de l'Indépendance du Cachemire. L'occasion était exceptionnelle de revoir ce beau pays à la saison où, d'une semaine à l'autre, les amandiers, les pêchers, les pommiers et les cerisiers se couvrent de houppettes blanches ou roses et donnent à cette vallée heureuse se mirant dans ses lacs un aspect féerique. Imaginer qu'en trois heures de vol on peut abandonner la chaleur torride et accablante de Delhi et se retrouver, par delà le voile de brume et de poussière de la plaine et les premiers contreforts de l'Himalaya, dans un pays plus frais et souriant que la Savoie, la Suisse, l'Ile-de-France, l'Alsace et Venise réunies, cela semble tenir du prodige ! Après avoir dépassé Amritsar, Jammou, les sommets encore couverts de neige de Banihal, on croit découvrir, sertie dans des chaînes majestueuses, une gemme précieuse, un tapis de pierreries, avec ici et là, semblables à autant de miroirs magiques, des lacs, nappes d'or liquide, se détachant au couchant sur un fond de turquoise. Dans l'air une luminescence, une transparence jamais vues encore, d'une qualité inégalée partout ailleurs et qui est due, semble-t-il, à la pureté de l'atmosphère et à son degré particulier d'humidité.

Que ce pays enchanteur soit soumis au drame de la guerre n'en est pas moins une dure réalité. Et pourtant, lors de mon passage, tout semblait paisible et normal à Srinagar, n'était-ce l'absence totale de touristes. Les maisons-bateaux, inhabitées par centaines, portaient l'étiquette *to let* « à louer ». Car c'est dans ces maisons flottantes, ravissamment aménagées et d'un confort très agréable que logent normalement les visiteurs du Cachemire ; elles appartiennent aux bateliers et sont la base de l'industrie hôtelière du pays. Vides également les magasins et les boutiques, normalement pleins d'activité. Aussi tout nouveau venu était-il assailli ; chacun de rivaliser de gentillesse et de rapidité pour lui présenter les innombrables objets tentants que le Cachemire produit : les soieries brodées avec leurs couleurs scintillantes de pierres précieuses ; les lainages souples et doux de cette fameuse laine « pachmina », à laquelle l'eau de la Jhelum donne sa qualité vaporeuse ; ces pièces uniques au monde, tissées avec du duvet de canard de Mongolie, longues normalement de 7 mètres et larges de 1 m. 50, qui ont le poids d'un souffle et que l'on peut faire intégralement passer dans le cercle d'une alliance ; les châles, les robes de chambre avec leurs dessins à la shah Jahan, les boléros, les fourrures — le splendide léopard des neiges — et les tapis, tous les tapis d'Orient que les caravanes avaient l'habitude d'apporter de Perse, de Russie ou du Turkestan, avec leurs reflets soyeux et leurs tons indescriptibles, et qui vous donnent envie de vous déchausser rien que pour en éprouver le contact velouté... N'oublions pas les multiples petits objets en papier mâché : bonbonnières et boîtes à poudre, baguiers et coffrets à bijoux émaillés de toutes les fleurs du Cachemire délicieusement peintes, ni les vieux manuscrits transcrits sur écorce de bouleau qui remontent à de nombreux siècles... Tout cela vous est apporté à domicile, dans votre maison-bateau, y compris les fleurs, les cerises et les framboises, par des Cachemiris aimables et souriants qui transportent leurs précieuses marchandises dans de petites gondoles à toit appelées « shikara ». Faisant la queue à votre porte, ils aiment bavarder avec vous, sans oublier de faire valoir leurs articles.

Naturellement, on parle de la politique et de la guerre, et, bien entendu, du chef présent du Cachemire, cheik Abdullah, premier ministre, qu'ils ont baptisé *Sher i Kashmir*, « le Lion du Cachemire ». Cet homme de haute taille — il a plus d'un mètre quatre-vingt-dix — souriant et direct, jouit d'une immense popularité. Il a cinq enfants et habite dans une maison simple entourée d'un grand jardin et de beaux platanes, sans autre protection qu'une sentinelle au portail d'entrée. Je l'ai aperçu plus d'une fois s'entretenant avec un collaborateur ou un ami, sortir de sa demeure et, dans le jour baissant, s'en allant à pied, sans escorte, à travers les rues populeuses de Srinagar. Sa grande silhouette, que tous reconnaissaient à distance, éveillait partout le plus grand respect.

Cheik Abdullah, qui a débuté comme modeste instituteur, a su s'attirer par sa bonté, par sa personnalité rayonnante et droite un grand nombre d'adeptes. Lorsqu'aux Indes le mouvement de l'Indépendance s'affirma au lendemain de la première guerre mondiale, cheik Abdullah créa un mouvement similaire, originairement de nuance musulmane, mais ayant pour objet l'établissement d'un gouvernement responsable et la liberté du Cachemire. En 1938 son mouvement s'intitula « Conférence nationale du Cachemire et de Jammou », et il invita toutes les classes à participer à son effort.

A la campagne antibritannique *Quit India* du Congrès national indien, il fit écho en mai 1946 par une campagne *Quit Kashmir*, ce qui lui valut d'être arrêté peu après et emprisonné. Le pandit Nehru, alors président du Congrès national, lui-même Cachemiri de naissance, se rendit au Cachemire pour défendre cheik Abdullah. Il fut à son tour arrêté et reconduit à la frontière. Cheik Abdullah, accusé de haute trahison, fut condamné à trois ans de prison.

Mais aux Indes les événements allaient se précipiter. L'acte de l'Indépendance indienne du 15 août 1947 divisait l'Inde et créait les dominions du Pakistan et de l'Union indienne. Le gouvernement britannique, dans une déclaration du 3 juin 1947, envisageait la nouvelle position des Etats princiers. Jusque-là le Cachemire était un Etat autonome, vassal de la couronne d'Angleterre, sans avoir eu pour autant un statut international. Le 15 août de nombreux Etats s'intégrèrent à l'Union indienne, quelques autres au Pakistan. L'Etat de Cachemire fut de ceux qui réservèrent pendant longtemps leur décision, mais en attendant il exprima son intention de conclure un accord de *statu quo* avec l'Inde et avec le Pakistan. En fait, seul l'accord avec le Pakistan fut signé.

Sur la question de l'accession, le maharajah du Cachemire n'avait pris aucune décision immédiate. Mesure sage, somme toute, puisqu'elle maintenait son Etat en dehors de l'agitation politique et sociale violente qui sévissait alors dans le nord de l'Inde et du Pakistan.

Entre le 15 août et la fin d'octobre 1947 le Cachemire subit un véritable blocus économique du côté Pakistan, et une pression croissante était exercée

Voisin de l'Inde, du Pakistan, de l'Afghanistan, de l'U. R. S. S., de la Chine et du Tibet, le Cachemire a une position de premier plan.

sur son gouvernement pour l'entraîner à s'intégrer au Pakistan. Pendant la même période le gouvernement du Pakistan devait faire face à un nouveau problème épineux : celui des turbulentes tribus de la frontière du nord-ouest, jusqu'alors tenues en respect par la présence de troupes anglaises et aussi grâce à de très larges sommes d'argent — deux éléments qui font défaut au nouveau gouvernement du Pakistan. Au même moment, les Pathans déclenchèrent un mouvement de revendications autonomistes pour la constitution d'un Etat séparé du Pathanistan, au nord du Pakistan. Créer une diversion en laissant marcher une partie de ces tribus guerrières des montagnes sur le pays du Cachemire et de Jammou et en facilitant leur transit en territoire du Pakistan était la solution la plus commode. A ces forces se joignirent des Pakistanis, et l'invasion du Cachemire commença par des infiltrations en différents points dès avant le 15 octobre 1947. Surprenant des populations essentiellement paisibles et laborieuses, pillant et incendiant les villes et les villages sur leur passage, violant et tuant les femmes et les filles, commettant les pires atrocités, les envahisseurs furent très rapidement à quelques kilomètres de Srinagar. Les quelques troupes Gurkhas du maharajah du Cachemire ne purent contenir cette avance brutale, menée en éventail. A cette heure critique le maharajah libéra de prison le chef populaire cheik Abdullah et, quelques jours après, le 24 octobre, il adressait au gouvernement de l'Inde un appel pressant lui demandant une aide militaire immédiate et l'autorisation d'accéder à l'Union indienne. Simultanément cheik Abdullah, au nom de la Conférence nationale, envoyait un appel similaire pour appuyer la demande du maharajah. A cette double demande le gouvernement de l'Inde répondit par l'acceptation de l'accession du Cachemire — le 26 octobre 1947 — et lui accorda un appui militaire immédiat : les premières troupes aéroportées atterrirent à Srinagar le 27.

Ces troupes, aidées des forces populaires de résistance organisées par cheik Abdullah, dégagèrent Srinagar et son aérodrome, seule base d'atterrissage au Cachemire, et un véritable pont aérien fut établi en quelques heures entre Delhi et Srinagar, avec une bonne partie des avions de transport des compagnies aériennes indiennes qui furent mis à la disposition du gouvernement. Des troupes motorisées étaient également dépêchées par la route. Enfin le maharajah nommait cheik Abdullah chef de l'administration, puis premier ministre.

Pour éviter une interprétation tendancieuse des faits, le gouvernement indien fit savoir que dès que les conditions normales de paix et d'ordre seraient rétablies le peuple du Cachemire pourrait exprimer sa volonté par voie de plébiscite ou de referendum. C'est alors qu'une polémique violente fut engagée : un pseudo-gouvernement d'*Azad Kashmir,* ou Cachemire libre, se créa du côté Pakistan, et de hautes personnalités de ce pays prirent fait et cause contre l'Inde. La participation du Pakistan dans cette lutte devint dès lors plus active.

Après des efforts répétés pour mettre fin à ce conflit par la voie diplomatique, le gouvernement de l'Inde a saisi le Conseil de sécurité des Nations Unies le 1er janvier 1948. Il demandait à celui-ci d'obtenir du gouvernement du Pakistan d'empêcher ses forces armées et ses nationaux de participer à cette agression contre le Cachemire et de refuser aux envahisseurs l'accès et l'utilisation de son territoire comme base d'opération ainsi que tout ravitaillement militaire ou toute aide de nature à prolonger la lutte. Le Pakistan opposait que les musulmans de Jammou étaient maltraités et que la présence de forces indiennes au Cachemire était une menace pour lui. Le Conseil de sécurité étudia la question du 15 janvier au 21 avril 1948 et décida l'envoi au Cachemire d'une commission internationale d'enquête et de médiation. Après des réunions préliminaires à New-York et à Genève, une commission de cinq membres des Nations Unies — Tchécoslovaquie, Argentine, U. S. A., Belgique et Colombie — arrivait à la Nouvelle-Delhi, le 10 juillet, pour étudier sur place le problème et consulter les gouvernements de l'Inde et du Pakistan. Au bout d'un mois elle soumit, le 13 août, une proposition pratique pour mettre fin au plus vite aux hostilités : cette proposition comportait un cessez le feu simultané, un armistice suivi du retrait immédiat des troupes du Pakistan — le retrait des forces indiennes étant soumis au retour à la paix et au calme dans le pays — enfin l'organisation d'un plébiscite libre. La souveraineté du gouvernement du Cachemire restait intégrale et indiscutée, même sur les territoires envahis. Il était en outre précisé que l'Inde demeurait responsable de la sécurité extérieure du Cachemire et que le gouvernement du Pakistan ne participerait pas à l'organisation du plébiscite.

L'Inde accepta ces propositions ; le Pakistan fit des réserves qui équivalaient à un rejet pratique du projet de la commission. Celle-ci quitta l'Inde le 21 septembre pour Genève, sans avoir abouti. Mais elle avait pu considérer sur place les données du problème et se rendre compte de la popularité du gouvernement du cheik Abdullah, avec lequel ses membres eurent de nombreux entretiens.

La guerre qui s'est poursuivie au Cachemire opposait les forces armées du Cachemire et de l'Inde d'un côté, et de l'autre celles des tribus et de l'armée régulière du Pakistan. Les combats impliquaient d'importantes forces armées, divisions aéroportées et mécaniques, troupes de haute montagne, aviation de chasse et de bombardement, et se poursuivait encore dans des régions difficiles. La neige est revenue, et, peu avant Noël, au col d'Umasi La, les troupes indiennes menaient le combat à plus de 5.700 mètres d'altitude, dans une lutte de guérilla où les raiders avaient repris leur tactique de pillages et de coups de main de va-et-vient. Plus bas, dans la plaine de Jammou, une unité de Sikhs a toujours sa mascotte, une Boulboul, rossignol huppé du Cachemire, qu'ils ont apprivoisé.

Cheik Abdullah, confiant dans la libération complète de son pays, a déclaré le Pakistan « territoire ennemi ». Le 24 novembre dernier il affirmait que le Cachemire ne serait jamais subjugué par l'agression qu'il subissait. « C'est du Cachemire, ajoutait-il, que doit partir le message d'une nouvelle renaissance humaine, affirmant la fraternité spirituelle des hommes, sans distinction de religion ou de classe, selon la vieille sagesse de l'Inde séculaire. » En regardant ces belles vallées du Cachemire il se remémorait sans doute ce vers du poète persan :

*S'il est un paradis sur terre, il est là, il est bien là !*

Et comme si, enfin, dans un coin du monde, les réalités prenaient le ton que le cœur des hommes de bonne volonté souhaite, le bruit de la mitraille s'est tu, la veille du nouvel An, sur les frontières du Cachemire : « vallée heureuse » à nouveau.

Non loin du « Tabou », la vieille rue de Nevers aux humbles hotels a peu près exclusivement habités par la jeunesse existentialiste.

# LA BOHÈME D'AUJOURD'HUI(*)

par Jean Vertex

Raymond, l'humoriste et poète égoutier.

La bohème de Montmartre se prolonge sur la rive gauche, où elle occupe un des plus vastes îlots de Paris. De même que sur la Butte, elle a su trouver là ses oasis que les touristes n'ont pas encore envahies. Car ce n'est point tant dans les cafés célèbres de Saint-Germain-des-Prés, de Montparnasse ou du Quartier Latin qu'il la faut chercher. Encore qu'elle se produise, à l'occasion, au Café de Flore, aux Deux-Magots, chez Lipp, à la Reine-Blanche, à la Coupole ou à la Rotonde, elle ne fréquente plus dans ces établissements comme voilà seulement vingt ans. L'argent de poche est devenu trop rare, le temps, trop précieux. Aussi, à part de vieux habitués établis dans le quartier et ayant gardé les manies de leur jeunesse, ce sont surtout les faux bohèmes — des gens de cinéma aux écrivains bourgeois en passant par toutes les variétés d'historiens et par les fils de famille « faisant » dans la poésie d'avant-garde — qui hantent ces tavernes légendaires.

Çà et là, cependant, quelques spécimens authentiques de la bohème d'autrefois restés ce qu'ils étaient : François Bernouard, qui a toujours son imprimerie d'art rue Séguier et qui apparaît chaque soir sur le boulevard Saint-Germain en quête d'un coin de table où corriger les épreuves de ses propres ouvrages ; André Salmon, dévalant de son logis proche en disant ses vers ; Audiberti, qui surgit de son hôtel Taranne, l'œil en feu ; un vieux masseur au large chapeau noir, aux gros souliers et à la canne ferrée qui ressemble à Verlaine ; et ce libraire de la rue du Sabot dont on jurerait qu'il fut le potard de M. Homais. Néanmoins ils sont rares, dans ce territoire conquis depuis peu par les *existentialistes*.

Non. La bohème, la vraie bohème de la rive gauche n'est plus là. Elle peuple les venelles adjacentes du boulevard. Une petite rue triste qui naît sur le quai et qui remonte avec peine, croirait-on, vers le brouhaha de l'artère maîtresse parallèle au fleuve, un petit hôtel meublé, un petit bistro-bougnat au rez-de-chaussée, une petite fenêtre ornée du géranium de Mimi Pinson, telle est sa patrie, tel est son logis ouvert sur la vie morose d'en bas. On devine la chambre modeste aux rideaux de cretonne dont les fleurs

(*) Voir *France-Illustration* du 6 novembre 1948.

ont pâli à force de lavages, au lit de fer qui craque, au cabinet de toilette aveugle complété d'un réchaud à gaz, à la « commode » ou à l'armoire d'acajou qui perd ses feuilles de plaqué. Des livres sur la cheminée, des papiers partout, une photo de femme contre le mur à côté d'un portrait de Baudelaire ou de Rimbaud ou de quelques lignes autographes de Péguy. C'est tout. Au centre de cet univers rudimentaire on rêve, on écrit, on « fait la tambouille », on étudie et on se nourrit. Si ce n'est pas d'écrire qu'il s'agit, mais de peindre, ou de graver, ou de composer de la musique, les toiles, les cuivres burinés ou les partitions s'associent à l'écritoire, mais l'atmosphère ne change point par ces détails, non plus que si un sculpteur ami est représenté là par une tendre cire perdue. J'en ai vu cent de ces malheureux logements, tous pareils dans leur pathétique austérité — comme ceux de ce petit hôtel de Montparnasse, rue Jules-Chaplain, dirigé par le bon Emile et sa femme, qui virent chez eux J.-P. Sartre et Simone de Beauvoir à peine issus de l'Université — et chaque fois que j'ai pénétré en un de ces émouvants réduits j'ai senti que, en dépit de l'apparent désenchantement accusé là par l'ambiance, on pouvait découvrir dans cette obscurité désolée un reflet d'espérance, une promesse de joie pure...

Or, de tradition, le talent illumine ces rigueurs matérielles. De jeunes poètes disent leurs vers le soir, dans des cabarets de style inédit, rue Jacob : le Bar Vert, le Drôle de Bar, le Pré-aux-Clercs. Les usages n'ont guère changé, on le voit, depuis le temps des troubadours qui allaient de châteaux en donjons pour amuser les seigneurs et leurs gens, leur conter les nouvelles qu'ils colportaient.

François Bernouard, maitre typographe.

« Le Graillon » ou se restaure la bohème.

Union sacrée : de droite a gauche : Montmartre, Saint-Germain-des-Prés, Montparnasse.

Critique dans l'atelier du céramiste Ponchel. L'architecte Bouhebent mène les débats.

Rive gauche : cet hotel meublé est celui que tient, au n° 14 de la rue du Dragon, l'ancienne gouvernante de Marcel Proust, et c'est au 18 qu'habite la Lucienne de Marcel Aymé. Non loin œuvre la célèbre rempailleuse existentialiste, qui n'a guère le temps d'aller au « Tabou ».

Si la recette est bonne le cabaretier actuel, se laissant « toucher à la caisse », cède à quelque libéralité qui permet à nos modernes trouvères d'aller au cinéma en compagnie d'une petite amie. Je les ai connus, et j'ai eu à les écouter le plaisir de passer d'excellentes soirées. Deux surtout m'ont frappé, au Drôle de Bar, parmi une demi-douzaine de garçons en tous points remarquables dont j'ai malheureusement oublié les noms. Leur poésie âpre, ramassée, incidente, souvent tranchante comme une arme, est originale en ce qu'elle n'évoque pas d'antériorités, échappe au surréalisme et s'adorne d'une résonance très neuve. Mais pourquoi faut-il qu'elle dénonce tant d'amertume ou tant d'aigreur ? Et n'y aurait-il pas un rapport entre ces deux traits de son caractère qui se manifestent quelquefois par une excessive ironie peu digne d'une jeunesse ayant la foi en son destin, et le côté un peu cabot, un peu insolent de leurs auteurs qui n'est de toute évidence qu'une attitude de composition ? A cela près, ces adolescents ont de la personnalité incontestablement. Il appartient aux aînés de les observer et de les secourir. Car, enfin, ils ont vingt ans à peine : comment leur ferait-on grief de n'éprouver point à cet âge le sentiment du ridicule ?

Rue Bonaparte, rue de Seine, rue de Buci, rue Mazarine, rue Dauphine et sur tout le cadastre d'alentour sillonné de passages, d'impasses, de ruelles ténébreuses, le peuple de l'école des Beaux-Arts s'épand ainsi qu'en un lieu de destination naturelle dans le voisinage de ceux qui vivent de lui : marchands de couleurs, marchands de tableaux, encadreurs, relieurs et, bien entendu, gargotiers et mastroquets distributeurs de daube, de tripes « à la mode » arrosées de *piccolos* ou d'acides *muscadets*. Pour ces derniers aussi, bohèmes en herbe, le problème quotidien de la subsistance n'est pas simple ! Que de prodiges d'imagination, que d'astuces pour le résoudre et pour avoir la possibilité de s'asseoir sur un coin d'escabeau au banquet d'Augustin, rue de Seine, ou du « Graillon », rue de Buci, les meilleurs traiteurs de l'endroit !

Conciliabule dans la calme rue du Sabot.

— Comment font vos camarades ? demandai-je au Massier dont la gravité démentait à mes yeux toutes les calembredaines d'une littérature apocryphe chantant les farces d'atelier.

— Je n'en sais rien, me dit-il simplement : c'est un mystère. Parce que ce n'est pas avec le produit d'une affiche exécutée de loin en loin, ou d'un menu de restaurant vaguement dessiné, ou d'une enseigne hâtivement brossée pour quelque monnaie que l'on peut durer... Non. Je ne comprends pas. Il faut croire que les dieux sont restés cléments pour les artistes...

Puis, après un bref silence, à voix basse :

— Car, voyez-vous, réflexion faite, *il n'en meurt guère plus qu'autrefois*... Les statistiques sont là pour donner du courage !

Du courage ! Oui, ils en ont. Et comme je recueillais cette parole atroce, j'entendis à distance entonner le couplet de l'école qui, justement, sous le titre du *Pompier*, exalte le courage, qui n'est pas l'exclusif apanage du soldat en danger.

Alors je m'en fus en songeant que beaucoup d'entre eux n'avaient trouvé que ça — cette chanson dérisoire — pour éclairer leur vocation, après une enfance de guerre et d'abandon.

Ah ! jeunesse ! Ah ! bohème ! Chère bohème !...

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

# LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

## Les oblats de La Brosse-Montceaux.

Le scolasticat des Pères oblats de Marie-Immaculée à La Brosse-Montceaux, est un château qui s'élève sur une colline boisée, à huit kilomètres de Montereau. La route et le chemin de fer Paris-Lyon passent à son pied. Là se forment des missionnaires pour le monde entier, du pôle Nord à l'Afrique du Sud et aux Philippines.

Au printemps de 1944 les oblats étaient fort engagés dans la Résistance. Tout d'abord les réfractaires au travail en Allemagne étaient en grand nombre parmi eux. Puis, quand les parachutages d'armes se précipitèrent et qu'on se mit en quête de cachettes pour les entreposer, le couvent fournit un de ces arsenaux clandestins. On enferma les armes dans un caveau désaffecté du cimetière, et c'est au milieu du parc qu'on jeta les parachutes et les *containers,* dans un vieux puits asséché depuis longtemps. Juin, juillet 1944. Tout était prêt pour les batailles prochaines, quand les maquisards surgiraient de partout.

Le lundi 24 juillet 1944, à 5 heures du matin, un camion s'arrête à la grille de la propriété. Des Allemands en descendent qui cernent le château. D'autres, mitraillette au poing, entrent dans le couvent. La plupart des religieux sont en prières à la chapelle. Ils voient tout d'un coup la porte s'ouvrir et le Père prieur apparaître, encadré de feldgrau. « Voulez-vous sortir dans le préau, mes enfants, dit-il avec calme, ces messieurs désirent vous interroger. »

Ces messieurs, c'est la Gestapo de Melun, avec son chef, un certain William Korf. Ils sont accompagnés par le délateur français grâce à qui ils sont venus là. Tandis que le couvent est fouillé de fond en comble, les oblats sont rassemblés sur la pelouse.

Cinq d'entre eux, le Père Gilbert, le Père Piat, les Frères Cuny et Périer, et le Frère Nio, portier de la communauté, sont appelés et emmenés dans les bâtiments conventuels pour y être interrogés séparément. Les Allemands ont été bien renseignés : ce sont, parmi les religieux présents, les cinq qui ont caché les armes. Presque tous les autres, cependant, connaissent la cachette. Au cours du drame qui va se dérouler, pas un ne parlera.

Les religieux sont d'abord conduits près du vieux puits. Des parachutes et des *containers* en ont déjà été tirés. Les Allemands obligent leurs prisonniers à en remonter d'autres, qu'ils fouillent en vain. Ce ne sont que des emballages vides. Où sont les armes ? C'est la question que Korf maintenant se met à hurler. Il lui faut les armes. Le forcera-t-on à fusiller tout le monde, si personne ne veut révéler la cachette ? L'Allemand se démène, menace, s'exaspère.

Les heures ont passé. Le soleil, haut dans le ciel, inonde la pelouse où les oblats sont alignés. Maintenant Korf a fait ramener le Père Gilbert. Celui-ci a les mains liées, il est très pâle, ses cheveux sont mouillés. Les policiers allemands l'ont torturé, ainsi que les quatre autres, pour essayer de le faire parler. « Où sont les armes ? répète l'Allemand. Si vous ne le dites pas, je fusille le Père Gilbert. »

Le Père est debout au milieu de la pelouse. Korf s'est fait apporter une mitraillette, qu'il arme posément. Il se tourne vers le religieux.

— Tu ne veux pas me dire où sont les armes ?

— Je demande un prêtre, répond le Père Gilbert.

Korf pointe sur lui la mitraillette :

— Les armes ?

Alors une voix s'élève du rang des oblats, et c'est un des Pères qui s'écrie :

— Père Gilbert ! On vous donne l'absolution !

Et dans le même instant tous les prêtres ont tracé en l'air le signe de la croix, tandis que la mitraillette lâchait sa rafale.

Cinq fois cette scène s'est renouvelée.

Les quatre autres religieux torturés ont été amenés tour à tour, titubant parfois sur leurs membres qui les portaient à peine. A chacun l'Allemand a demandé : « Où sont les armes ? » Et chaque fois le martyr s'est tourné vers ses Frères, qui d'un seul mouvement, d'un grand signe de croix collectif, lui ont donné l'absolution. Quand ce fut fini (et l'on se demande pourquoi cela finit après cinq morts seulement), l'Allemand fit jeter les cinq corps dans le puits d'où l'on avait tiré les parachutes. Rémy, qui est le narrateur de cette histoire, ajoute : « L'admirable fin des cinq martyrs de La Brosse-Montceaux, la participation à cette tragédie à la fois horrible et sublime d'une communauté tout entière résignée à partager le sort de ses Frères constituent, à n'en pas douter, l'un des sommets de la Résistance française. »

C'est en effet d'après le dernier volume des Mémoires de Rémy, intitulé *les Mains jointes* (Raoul Solar), que j'ai retracé en raccourci l'épisode des oblats de La Brosse-Montceaux. C'est un des plus beaux chapitres de l'ouvrage. Mais il y en a bien d'autres, et je ne connais pas de livre plus consolateur que celui où l'on voit surgir de tous les points de la France tant de simple et pur héroïsme. Ces Mémoires de Rémy sont vraiment une somme de valeur française. Dans ce nouveau volume, on voit paraître à plus d'une page le premier résistant de France, le général de Gaulle. Rémy raconte le premier voyage du général en France, le 14 juin 1944. Il évoque aussi un fait beaucoup moins connu de la plupart des Français : la mort de M^me^ de Gaulle, mère du général, en Bretagne, le 16 juillet 1940. Elle avait quatre-vingts ans. Son vieux cœur ne put supporter ni la défaite ni les injures lancées à son fils. Elle répétait, dans ses derniers jours : « Charles a toujours réussi ce qu'il a entrepris. Je suis sûre qu'il est dans la bonne voie. »

# LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

## Revues et chansons montmartroises

La saison s'annonce bien pour les chansonniers. Il est vrai que les thèmes ne leur font pas défaut. Plus la machine sociale tourne mal, plus les absurdités se multiplient dans tous les domaines, plus leur verve trouve à s'exercer, et il faut convenir qu'à cet égard notre époque les sert au delà de toute mesure.

Je serais assez tenté de placer en tête le nouveau spectacle des Deux-Anes pour ce qu'il a de classique dans le genre : en première partie, les chansonniers ; en seconde, la revue. Chansonniers tous excellents, selon leur nature propre. Lucien Cenarg reçoit les retardataires sur le mode persifleur, qu'il n'a pas inventé, mais dont il s'acquitte avec aisance. Pierre Gilbert se demande « où nous allons » avec une aimable philosophie. Jacques Grello, dans ses bons jours, a de plaisants couplets sur l'O. N. U. et pose de bien piquantes « questions sans réponse ». Robert Rocca se maintient à la hauteur de sa réputation avec *le Beau Brouillard,* que n'eussent pas désavoué les meilleurs pensionnaires du Chat-Noir, et un extraordinaire « condensé » du poème de Victor Hugo : *Après la bataille.* Raymond Souplex garde toute sa ronde maîtrise dans *l'Eau qui passe.* Enfin René Dorin clôt la série en félicitant les Français d'être « les plus vieux », en commentant la singularité des ministères interchangeables et en mêlant de désopilante façon la constitution du dernier ministère et le développement du Tour de France.

La revue qui suit, *les Mains propres,* est due, elle aussi, à Dorin, avec la collaboration d'André Baudry. C'est une des meilleures revues de cabaret que j'aie entendues depuis longtemps. De très jolies filles, qui s'appellent Huguette Bossant, Jacqueline Noël, Françoise Dorin et Christiane Montels, l'égayent de leur grâce trépidante, et il faut aussi mentionner, dans plusieurs rôles, le bon fantaisiste Marcel Lucas, sans oublier Dorin en personne. Des scènes comme *400 litres en quête d'un moteur* ou *Mailloche en péril* relèvent de la satire la plus topique. Il faut voir Mailloche-Dorin convoqué par un inspecteur de conscience qui lui met dans les mains le catéchisme du bon citoyen et, derrière un guichet-confessionnal, lui fait réciter le credo politique, faute de quoi il risque d'être mis au ban de la société. Courteline n'eût pas fait mieux : il est vrai que la matière est plus fertile. Mais le sketch de la *Langue Nouve,* sur un autre plan, n'est pas de moindre qualité, et *la Moitié double,* court vaudeville bon enfant, fait penser à une pochade de Feydeau.

Le théâtre de Dix-Heures, sous le signe de *Rouge, impair... et manque* — et le finale est illustré par un réjouïssant décor du cher Sennep — ne nous présente que des chansonniers. Je ne m'en plaindrai pas, car ils font le tour de l'actualité dans un mouvement irrésistible, et aucun d'eux n'est indifférent. Le jeune Denis-Michel ne se contente plus de promettre, à en juger par sa *Neutralité.* Il y postule — vous l'avez déjà compris — la neutralité de la France dans une guerre éventuelle : *C'n'est pas qu'on soit un peuple pleutre : on voudrait être neutre.* Son succès est grand. Edmond Meunier, plus astucieux encore, a trouvé un moyen de supprimer les guerres et nous l'explique dans *O N U là-dedans* : il suffirait de supprimer les uniformes. Les combattants en costume d'Adam ne se distingueraient plus les uns des

MICHEL MÉRY ET JACQUES PROVINS AU THÉATRE DE DIX-HEURES.

OLÉO, AU « DIX-HEURES ».

autres. L'heureuse idée ! Il y en a une autre, de Robert Dinel, empruntée à *Lysistrata*, mais rajeunie au goût du jour : les femmes pourraient faire la grève de l'amour conjugal. Sa chanson sur *la Guerre froide*, fertile en épisodes burlesques, n'est pas de moindre qualité. Quant à Jacques Cathy, ses couplets sur *la Jolie Banque* — qui est la Banque de l'Europe du Nord — et sur *l'Epinglé de la Sûreté*, où l'on voit le ministre des Finances dévaliser le quai des Orfèvres, lui valent des applaudissements mérités. Et ma louange ira encore à Pierre Destailles, dont *la Fécondation artificielle*, sans grossièreté inutile, n'a pas fini de réjouir ses auditeurs, et qui s'élève d'un degré dans l'humour efficace en conjurant « Harry » et « Joseph » d'adopter enfin un *modus vivendi* qui rassurerait les peuples fatigués de la guerre. Après Philippe Olive, au bagout intarissable dans son « tour d'horizon politique », je signalerai encore les attractions représentées par Jacques Provins et Michel Méry dans leur spirituel Radio-Pastiche, et l'exhibition de Jean Rayneaud, qui à lui tout seul chante *Faust* à quatre voix en imitant Tino Rossi dans le personnage de Faust, Charpini dans le rôle de Marguerite et Yves Montand et Bourvil dans ceux de Méphisto et de Valentin. Un joli tour de force. Et comment oublier la souriante Oléo à sa fenêtre ? Elle ne me le pardonnerait pas.

Ce n'est pas s'éloigner de Montmartre que de gagner le boulevard Saint-Martin pour entrer au Coucou, car l'esprit de la Butte y demeure vivant. N'y retrouve-t-on pas, d'ailleurs, et Robert Dinel, et Jacques Provins, et Jacques Grello, déjà cités ? Joignez-y Raymond Baillet, Jean Caya, qui m'a paru en progrès, et le lunaire Pierre Dac, fidèle à ses variations sur la tyrolienne, et dont le comique reste lié au contraste qui réside entre la loufoquerie de son texte et l'impassibilité de son visage. Mais le gros morceau de la soirée est constitué par la revue de Jean Marsac, *la Belle Manière*. Cette revue diffère sensiblement de celle des Deux-Anes, et par le sujet, moins étroitement relié à l'actualité, et par le luxe bariolé des costumes. Maurice Chevalier y est pris à partie par d'autres chevaliers, qui sont Bayard, le chevalier Dandy et le chevalier d'Eon. L'on y voit aussi des célébrités de divers ordres, comme Jean de La Bruyère, Voltaire, George Sand, Alfred de Musset, qui prêtent à quelque critique de notre temps, avec la collaboration du bon Candide. Le dernier tableau m'a paru le meilleur, intitulé *Souvenirs*, où un couple de sexagénaires évoquent leur jeune temps en feuilletant un album de photographies. Celles-ci s'animent sous nos yeux et le grand-papa redevient jeune marié, dragon en uniforme de 1914, collégien tourmenté par la puberté, voire nourrisson. Puis tous ces personnages se groupent pour former un pittoresque ensemble à la douanier Rousseau. Dans un cadre limité, c'est en somme une revue du Casino de Paris en miniature, et l'on y prend, à une échelle réduite, un plaisir du même ordre. Montmartre n'est pas mort !

RAYMOND SOUPLEX AUX « DEUX-ANES ».

# LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

## Le Soleil se lève encore
## L'Homme d'octobre

LA nouvelle école réaliste italienne qui s'est manifestée après la libération s'est presque entièrement recrutée parmi des hommes qui avaient travaillé en marge de l'activité cinématographique officielle pendant le fascisme.

Ils trouvèrent des conditions de travail déplorables. Les studios de Cinecitta, bombardés par les Alliés, servaient de refuge à des sans-logis. Il n'y avait plus que de la pellicule de qualité inférieure et pas de camion de son du tout. Il n'était pas question de subsides officiels.

Les nouveaux venus (et quelques-uns de leurs aînés) remédièrent à cette situation par des moyens désespérés. Faute de studios, ils tournèrent en plein air (ce cauchemar des opérateurs !) ; faute de camion de son, ils synchronisèrent après coup des prises de vues muettes ; faute d'argent pour payer les vedettes, ils firent jouer leur rôle par des figurants raccolés dans la rue.

*Le Soleil se lève encore* relève de cette improvisation héroïque. Certes, le metteur en scène Vergano n'a ni le talent ni la personnalité de Rossellini ou de Da Sica. Il se trompe souvent d'une manière grossière et il réussit parfois, sans s'apercevoir de ce qu'il fait. Dans ce drame de la résistance italienne, le clou sur lequel le réalisateur a naïvement compté est de très loin ce qu'il y a de plus mauvais : pour exécuter le partisan, l'officier allemand ne trouve rien de mieux que de l'attacher à un poteau au centre d'une grande cour, de tourner autour de lui dans une sorte de tilbury et d'essayer ainsi de l'abattre à coups de revolver. Quand on sait qu'à 10 mètres un automatique n'a pratiquement aucune précision, même lorsque le tireur reste immobile, on comprend que l'exécuteur improvisé ne parvienne jamais à faire mouche. Cette espèce de course de chars de *Ben Hur* finit par friser le ridicule.

En revanche le metteur en scène nous montre pour la première fois un décor qui nous est peu familier et qui est d'un pittoresque quotidien fort curieux : celui d'une sorte de cité ouvrière dans la campagne italienne, qui tient autant de la ferme que de l'immeuble à appartements multiples. Il y a là un mélange de vie citadine et de vie rurale dont on trouverait, je crois, difficilement l'équivalent en France.

D'une manière assez convenue, mais néanmoins très efficace, une autre scène nous fait assister à l'exécution d'un prêtre par les Allemands. En se rendant au supplice, le vieil homme récite les litanies de la Vierge, et la foule, tenue en respect par les mitrailleuses ennemies, manifeste sa solidarité en articulant simplement les répons : *ora pro nobis*.

Mais je crois que je préfère encore ce simple geste qui n'est même pas souligné : lorsque le partisan, qui vient de déserter de l'armée pour ne pas être embrigadé de force dans les troupes qui combattent aux côtés des Allemands, se réfugie chez son père, il allume une cigarette en s'allongeant sur le lit et s'endort presque aussitôt, rompu de fatigue. Le père s'approche alors du lit et retire la cigarette des lèvres de son fils. Il y a là une émotion virile qui ne peut manquer de toucher par sa pudeur même.

A première vue, *l'Homme d'octobre* n'est qu'un film policier réalisé avec un budget réduit. En fait, le scénariste et le metteur en scène Ray Baker ont réussi bien mieux que cela : une étude psychologique assez originale d'un homme qui, soupçonné d'un meurtre, commence par se demander s'il ne l'a pas commis dans une crise de folie dont il aurait perdu le souvenir, et ensuite si cela vaut vraiment la peine qu'il se défende contre l'accusation injustifiée dont il est l'objet, ou s'il ne vaut pas mieux s'évader dans le suicide et satisfaire ainsi le complexe de culpabilité qu'il conserve.

Sans doute cette analyse n'est pas poussée très loin, mais en revanche, comme dans bien des films anglais, elle se double d'une évocation de la vie quotidienne d'une infaillible justesse de ton.

Il est dommage que l'anecdote policière ait été traitée avec un excès de désinvolture. Notamment le scénariste ne s'est pas mis en peine d'imagination pour justifier l'aveu du véritable meurtrier, et encore moins pour donner un motif à son crime ; en faire un paranoïaque est quelque peu abusif : deux demi-fous dans un même immeuble font un pourcentage élevé.

John Mills est excellent et garde une louable mesure lorsqu'il lui faut exprimer ses angoisses intérieures. Cet excellent acteur joint à des qualités spécifiquement britanniques une flamme intérieure que peu de ses rivaux possèdent.

Kay Walsh silhouette d'une manière très juste son personnage de mannequin englué dans de sordides combinaisons sentimentales et financières qui pourtant n'éteignent pas son charme et sa jeunesse. Quant à Joan Greenwood, elle est typiquement anglaise en ceci qu'elle est absolument ravissante quand elle le veut, mais ce n'est qu'une fois sur deux.

## NOTRE PROCHAIN SUPPLÉMENT

Nous rappelons aux titulaires des abonnements nº 2 et nº 4 que le supplément théâtral et littéraire leur parvient désormais en même temps que le numéro correspondant de « France-Illustration ».

Notre prochain supplément paraîtra le 22 janvier.

Il retracera

LA DÉFAITE
DE PAULINE BORGHÈSE

Récit historique inédit de
Suzanne Normand.

## A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Charles Lacoste montre une vingtaine de toiles à la Galerie Katia Granoff. Ce peintre, qui fut un des « poulains » de la Galerie Eugène Blot, possède une douce personnalité. Son art est sincère et son style révèle parfois une application enfantine qui est un charme de sa peinture ; sa technique minutieuse paraît froide mais ne l'est pas, car Charles Lacoste possède au fond de lui-même un sentiment poétique de la nature, qu'il exprime dans ses petites toiles avec une grande intensité. Ses paysages sont d'un calme qui peut surprendre à notre époque où tout est agitation, tumulte, extravagance, même en peinture ; mais Charles Lacoste est d'une génération où l'on observait la nature, et, après l'avoir pénétrée, le peintre essayait d'en faire ressortir toute la beauté à travers sa personnalité.

Corbellini expose à la Galerie Drouant-David toute une série de vues de New-York. Mais l'art de Corbellini est un art facile, donc souvent factice, il ne peut réussir à exprimer le caractère de la grande cité américaine. Ses paysages ne sont pas construits et possèdent des couleurs — toujours les mêmes verts, bleus ou violets — qui paraissent falotes malgré leurs vives tonalités. Corbellini avait des dons, certes, mais il ne les cultive pas ; il s'abandonne à la facilité, au brio, et ses peintures semblent exécutées pour plaire à une certaine clientèle. Il n'est jamais trop tard pour un artiste de se mettre au travail ; mais il faut le vouloir.

Maurice Boitel présente à la Galerie de l'Elysée des vues d'Algérie. Cet artiste a su éviter de tomber dans un orientalisme où l'anecdote, le goût du bazar et des souks sont fréquents ; prenant la suite des Decamps, des Fromentin, des Dehodencq et de tous les autres, Maurice Boitel a stylisé ses visions des paysages algériens : il a recherché les arabesques des lignes comme les harmonies des couleurs ; peut-être a-t-il été trop attiré par un certain style décoratif ; mais telle nature morte comme tel paysage nous ont paru révéler des dons intéressants.

La Galerie de Berri présente au public, comme chaque année à cette époque, son exposition « Deux à Six », organisée par Maximilien Gauthier.

Le choix de ces toiles au format réduit atteste le goût des organisateurs. On y trouve la plupart des grands noms de la peinture contemporaine, et les contrastes des diverses écoles ou tendances, des personnalités artistiques font ressortir admirablement les qualités maîtresses de notre peinture française et de l'école de Paris.

MAURICE SÉRULLAZ.


**GALERIES**

**" COULEUR DU TEMPS "**, 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE ALLARD
20, rue des Capucines
**SCHWARZ - ABRYS**
*PEINTURES RÉCENTES*
**MÉNILMONTANT - TUNIS**
SAINTE-ANNE


# PETITES CHRONIQUES

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

### LA GUERRE MONDIALE :

*Sedan, terre d'épreuve : avec la IIe armée, mai-juin 1940,* plans et annexes, par le général Edmond Ruby (Flammarion, 294 pages). C'est dans les quartiers généraux que se trouve la clé de l'histoire militaire : l'auteur a puisé dans les archives de la IIe armée et dans ses souvenirs personnels la documentation de ce livre, qui sans esprit de polémique est un hommage à cette unité et à son chef, le général Huntziger, dont il trace un portrait émouvant : « Son intelligence rayonnante, sa vaste culture, sa distinction en font une personnalité hors de pair... Il a su allier, en les affinant, les fortes disciplines du Breton et de l'Alsacien. De son passé de soldat, de colonial, de voyageur et de diplomate il a acquis les qualités précieuses du chef, que sa mémoire infaillible a classées, que son intelligence exceptionnelle a assimilées. »

Un journal des opérations militaires, auquel sert de conclusion un bilan des causes de la défaite et des erreurs imputables tant au haut commandement qu'aux échelons d'exécution.

Jean Blairy, *le Beau Danube gris* (Mercure de France, 200 pages). Officier et diplomate, l'auteur résume les souvenirs que lui ont laissés six années passées à accomplir des missions dans l'Europe balkano-danubienne : Yougoslavie, Autriche, Hongrie, Roumanie, toutes régions bouleversées par des révolutions politiques et territoriales dont on n'entrevoit jamais le terme. Un solide préambule historique campe ce tableau dans le temps. Puis viennent des descriptions : Belgrade, « dont le serbisme dénaturé hâta la dislocation yougoslave » ; Bucarest, « image réduite du bas Empire » ; Budapest, « capitale d'une race fière et dure comme le granit » ; Prague, « dernier refuge danubien de l'idéal démocratique, battu par le flot allemand, trahi par la sécession slovaque ».

M. Blairy croit voir se dessiner aujourd'hui une communauté danubienne et balkanique, quand bien même on n'y discernerait que l'artifice d'une construction imposée. Mais il rappelle que tous ces Etats doivent à l'Occident l'éveil de leur conscience nationale et l'épanouissement de leur vie intellectuelle.

Ce récit, peuplé d'images et de souvenirs personnels, se déroule tout entier dans un monde dont le Danube est l'âme. « S'il était bleu, nous dit l'auteur, comme dans les chansons, sa lente et vaste coulée n'aurait pas cette grandeur asiatique et le paysage lui-même en serait changé. »

Mais il est gris, et sa couleur neutre se confond avec celle de la terre...

Sous ce titre inattendu, *le Pitre ne rit pas* (Editions du Pavois, 264 pages), David Rousset a réuni un certain nombre de documents provenant des archives du procès de Nuremberg et qui témoignent des hallucinantes aberrations inspirées aux nazis par leur haine pour les juifs. Un chapitre inédit de l'histoire des atrocités raciales, sur lesquelles on n'aura jamais tout dit ; ça et là, une note grotesque qui justifie le titre de l'ouvrage. D'autres textes non moins accablants éclairent des côtés moins connus de la psychologie des dirigeants hitlériens. Telle, par exemple, cette déclaration de Goering :

« Je m'époumonne à affirmer que je considère toute la France occupée par nous comme un pays conquis. Autrefois, celui qui avait conquis un pays disposait de ses richesses. A présent, les choses se font de façon plus humaine. Quant à moi, je songe tout de même à piller, et rondement !... Je n'ai pas envie que chaque Française s'attife comme une cocotte qui se donne des airs. Elle a trop de certains vêtements, et pas assez d'autres. Je vais lui faire comprendre ce que cela signifie que de sauvegarder les intérêts du Reich allemand. »

Plus imprévue est la lettre de ce fonctionnaire allemand en Crimée qui attire l'attention de ses chefs sur l'inconvénient qu'il y a à répéter que les Slaves sont inférieurs aux Allemands :

« Les Prussiens, les plus efficaces des Allemands, sont un produit de l'alliage sanguin germano-slave ;

» Le monde slave est tout aussi peu uniforme que le monde allemand. Nous n'admettons pas d'être mis à égalité avec les Suédois ; de même le Russe ne l'admet pas à l'égard du Polonais ; ni le Polonais à l'égard de l'Ukrainien ;

» Dans certains domaines, le Slave nous est supérieur. Je vous rappelle la saine vertu des femmes de l'U. R. S. S. après un quart de siècle de démoralisation bolcheviste ; je n'ose pas penser à ce qui se passerait chez nous après de pareils événements. »

ALBERT MOUSSET.


**FRANCE-ILLUSTRATION**

publiera dans son prochain numéro

*UNE GRANDE EXCLUSIVITÉ*

**EXPÉDITION GROENLAND 1948**

MISSION PAUL-ÉMILE VICTOR

Journal de bord de l'expédition

**8 PAGES ABONDAMMENT ILLUSTRÉES**


## DEUX NOUVEAUX GONCOURT

Deux nouveaux académiciens Goncourt ont été choisis en remplacement de M. René Benjamin, décédé le 4 octobre dernier, et de M. Sacha Guitry, démissionnaire à la même époque. Le nom des nouveaux Goncourt a d'ailleurs été accueilli sans surprise, car bien avant le vote l'élection de MM. Philippe Hériat et Armand Salacrou était considérée comme acquise.

Né en 1890, M. Philippe Hériat (Raymond Payelle), élu par six voix au second tour au fauteuil de M. René Benjamin, est fils de M. Payelle, qui fut premier président de la Cour des comptes. Au sortir de la Grande Guerre, au cours de laquelle il s'était engagé, il fut régisseur de films de cinéma avant de faire une carrière appréciée au théâtre, où il se fit applaudir notamment dans *le Sexe faible*. Ses premiers ouvrages littéraires parus dès 1931 furent accueillis avec sympathie. *L'Innocent* lui valut cette même année le prix Théophraste-Renaudot.

En 1939 M. Philippe Hériat, mobilisé au Commissariat général de l'Information, que dirigeait à l'époque M. Jean Giraudoux, obtint le prix Goncourt avec *les Enfants gâtés*. Enfin en 1947 il était titulaire du Grand Prix du Roman de l'Académie française avec *Famille Boussardel*. Il a fait jouer depuis lors à la Comédie des Champs-Elysées sa première pièce, *l'Immaculée*.

Né en 1899, M. Armand Salacrou, élu par sept voix au second tour au fauteuil de Sacha Guitry, est un industriel qui a connu déjà de nombreux succès au théâtre comme auteur dramatique. Lugné-Poe créa en 1925 sa première pièce : *le Casseur d'assiettes*. Parmi ceux de ses ouvrages qui connurent la faveur du public sur les scènes parisiennes citons : *la Vie en rose* (1931), *l'Inconnue d'Arras* (1935), *un Homme comme les autres* (1936), *la Terre est ronde* (1937), *Histoire de rire* (1939) *les Fiancés du Havre* (1944), *le Soldat et la Sorcière* (1945).

Depuis la libération M. Armand Salacrou a donné *les Nuits de la colère* (1947) au théâtre Marigny et *l'Archipel Lenoir* (1948) au théâtre Montparnasse-Gaston Baty.

## COURRIER MUSICAL

### Les écrits sur la musique de Paul Dukas

Il fallait attendre la trêve annuelle des concerts pour parler de cet ouvrage, aussi importants par ce qu'il renferme que pour le nom de son signataire. Il y a là quarante ans de vie musicale, et de vie musicale intense ; le lecteur consciencieux de ces pages (présentées par Gustave Samazeuilh, recueillies et classées chronologiquement par les soins de Mlle Dukas, étayées d'un index analytique) ne pourra désormais plus rien ignorer de ce qui s'est passé de 1892 à 1932 à l'Opéra de Paris, au Conservatoire, chez Colonne et Lamoureux ou dans les théâtres lyriques et les sociétés de concerts des capitales voisines et de nos grandes cités provinciales.

Mais tout cela dépasse les limites des ordinaires chroniques. Un musicien de cette taille, possédant une connaissance profonde de son métier et de son art, une vaste culture, une clairvoyance aiguë et la plus absolue probité, ne pouvait que s'élever au-dessus d'articles prévus pour la seule actualité et transmués par lui en documents durables pour une vivante histoire de la musique en solides matériaux d'esthétique musicale.

On se promène à l'aise dans cet ouvrage considérable. Les routes y sont clairement tracées ; nulle crainte de s'égarer ; ce sont de biens bonnes et saines doctrines, que peut-être prendront à rebours de jeunes têtes en ébullition, mais qui soulèveront aussi maints problèmes en des cerveaux plus rassis. Paul Dukas se livre, quand il le faut, à de minutieuses analyses et n'hésite pas à dire, quand il le veut, ce qu'il aime ou rejette. Et c'est fort heureux pour nous. Quand on eut le bonheur d'être ce qu'il fut et d'assister à toutes les « grandes premières musicales » de son temps, n'a-t-on pas le devoir de dire tout net ce qu'on en pense ?

L. MAURICE-AMOUR.

## RENTRÉE DE FERNANDEL

Si la reprise de l'opérette *Ignace* sur le Théâtre de l'Etoile ne nous apporte rien de neuf, elle a du moins le grand mérite d'offrir un spectacle aimable auquel concourent d'harmonieux ensembles et des costumes soignés. On y découvre un Fernandel plein de ressources, chanteur et comédien bien supérieur, en finesse, à ce que maints films laissaient attendre. A ses côtés la fantaisiste franco-américaine Irène Hilda confirme des dons comiques d'une sûreté toujours efficace encore que discrète.

MARCEL HAURIAC.

## PANORAMA RADIOPHONIQUE

La musique est extensible et compressible. De savants compositeurs préfèrent développer leurs idées en de longues partitions. C'est le cas de Jean Rivier, qui a écrit une splendide symphonie, la *Quatrième,* dont l'Orchestre national vient d'offrir la primeur. Elle tiendra désormais sa place dans la vie artistique, grâce à la beauté des accents, tour à tour chaleureux, incisifs, émouvants. Désormière dirigeait avec une sobre grandeur.

Au même poste national, « le Plaisir de la musique », souligné par Roland Manuel et Nadia Tagrine, vaut d'être écouté le dimanche. L'émission, animée, vibrante, captive l'attention des sans-filistes, entraînés cette fois par l'orateur vers le cénacle d'humanistes, de théoriciens florentins qui ont créé jadis l'art lyrique. Lucienne Jourfier chanta délicieusement un madrigal de Caccini ; Yvon Le Marc'Hadour s'exprima fort harmonieusement en italien, en allemand, en anglais, donnant aux airs de Monteverde, Schütz et Dowland leur juste expression.

Les musiciens de Radio-Luxembourg, conduits par Roger-Roger, ont choisi la formule compressible pour leur amusante rubrique : « Chaque minute compte. » Les thèmes de valses connues, comme *l'Or et l'Argent,* sont habilement réduits, traités de manière à retentir chacun pendant une minute, juste le temps de regretter leur trop brève audition...

W.-L. LANDOWSKI.

## PAUL-ÉMILE VICTOR A LA SALLE PLEYEL

Sous le patronage de *Connaissance du Monde* et du « Club des explorateurs », notre collaborateur et ami Paul-Emile Victor fera le récit de l'expédition française au Groenland 1948 les samedi 29 janvier à 21 heures, dimanche 30 janvier à 14 h. 30 et mercredi 2 février à 21 heures, à la Salle Pleyel, 252, Faubourg-Saint-Honoré.

Pour la première fois le film officiel de l'expédition, réalisé par Jean-Jacques Languepin, sera projeté à chacune de ces trois séances, ainsi que deux films en couleurs réalisés au cours de l'expédition par Samivel, qui les commentera lui-même.

Places de 100 à 400 francs. Location : Salle Pleyel ; Durand, 4, place de la Madeleine ; aux agences et au Bureau international de concerts C. Kiesgen, 252, Faubourg-Saint-Honoré (WAG. 21-25).

## NOUVELLES DE L'AVIATION

Les premiers essais à 1.450 km.-h. de la maquette volante Vickers *Transonic* lâchée d'un « Mosquito » à 9.000 mètres marquent le succès d'une méthode nouvelle d'expérimentation, particulièrement convenable à l'étude des très hautes vitesses.

Le Vickers *Transonic* a une longueur de 3 m. 60, une envergure de 2 m. 45, un fuselage de 0 m. 45 de diamètre. Son appareil moteur dérive des fusées Walter du Messerschmitt Me-163, dont il a conservé les liquides propulsifs : liquide C, combustible à 57 % d'alcool méthylique, 30 % d'hydrate d'hydrazine, 13 % d'eau ; liquide T, comburant à 80 % d'eau oxygénée et 20 % d'eau. L'enregistrement de toutes les données du vol telles qu'on peut les percevoir à bord (vitesse, pressions en différents points du profil, couples de braquage des gouvernes...) est transmis automatiquement par un poste radio utilisant le bord d'attaque comme antenne émettrice. L'appareil est d'ailleurs suivi de terre par télémétrie et radar.

Un léger piqué libre d'une durée de quinze secondes prolonge celui de l'appareil porteur à l'instant du lancement. Il est suivi d'une phase de vol au moteur, sur trajectoire horizontale. La maquette reprend ensuite son piqué pour s'écraser en mer. Le premier vol a duré une dizaine de minutes.

Avec 1.450 km.-h., la vitesse atteinte a dépassé largement la vitesse du son à l'altitude correspondante, qui, en raison de la température, est d'environ 1.100 km.-h. La première tentative en octobre 1947 avait échoué, la maquette ayant piqué dans la mer aussitôt après le lancement.

Les essais britanniques visent non point à établir des records de vitesse avec propulsion par fusée, mais à étudier des problèmes transsoniques (vitesses comprises entre 0,8 et 1,2 fois celle du son) et supersoniques. Les V-2, avec 6.500 km.-h., ont depuis longtemps dépassé les performances des maquettes Vickers, comme le Bell X-1, appareil expérimental américain piloté, auquel on attribue officieusement des vols à 1.600 km.-h.

La maquette volante autopropulsée présente sur l'essai en soufflerie de gros avantages en éliminant les effets de parois, qu'on ne peut réduire qu'en faisant appel à des souffleries de très grande section. Mais de telles installations sont d'un prix de revient prohibitif pour les pays autres que les Etats-Unis, et malgré les 20 millions que coûte chaque essai les services de recherches britanniques ont préféré la combinaison de la petite soufflerie et de l'essai en vol libre sur maquette de grande taille.

CAMILLE ROUGERON.

*Une des tapisseries de Gromaire exposées au Musée national de Varsovie.*

## ÉCHANGES CULTURELS FRANCO-POLONAIS

Dans le cadre de l'accord culturel franco-polonais, une exposition d'art français contemporain est ouverte depuis deux mois au Musée national de Varsovie, réunissant un ensemble de peintures, tapisseries et céramiques. Le public polonais a réservé un bel accueil aux artistes les plus représentatifs de notre époque : Matisse, Picasso, Chagall, Pignon, Léger, Marchand, Waroquier, Fougéron, etc., dont les peintures voisinent avec les tapisseries de Gromaire (photo ci-dessus) et de Lurçat, ainsi que les céramiques et poteries offertes récemment par Picasso à la Pologne. La presse polonaise signale cette exposition comme « l'un des plus remarquables événements artistiques de l'année ».

D'autre part, à Paris, l'exposition de « l'art populaire polonais » vient de s'ouvrir au musée national d'Art moderne. Elle a été inaugurée par M. Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères, et M. Yvon Delbos, ministre de l'Education nationale, en présence de S. E. l'ambassadeur de Pologne à Paris. Près de deux cents sculptures, peintures et gravures y témoignent des valeurs de l'art polonais : on y retrouve des courants d'influence très variés, allant de l'antiquité jusqu'aux écoles modernes.

## LA GARDE RÉPUBLICAINE A CENT ANS

Pour commémorer son centenaire, la Garde républicaine a donné au théâtre des Champs-Elysées un concert présidé par M. Paul Ramadier, ministre de la Défense nationale. Le nouvel orchestre symphonique de la Garde s'est fait entendre à cette occasion, sous l'excellente direction de son chef, M. François Julien-Brun.

## LA DOYENNE DES FRANÇAIS

Dans notre numéro du 13 novembre nous avons publié une photographie représentant Mme Marchand, du département de l'Aude, que nous indiquions comme la doyenne des Français. Depuis lors, certains journaux ont annoncé la mort de la doyenne des Français, Mlle Anne Trivier, née le 12 octobre 1842 à Aubigny, en pleine Côte-d'Or. Or un de nos lecteurs nous signale que la véritable doyenne des Français est Mme Irma Sablon, qui habite Féchain (Nord) et qui est née le 15 avril 1842.

Mme Irma Sablon débuta dans l'enseignement en 1863, au traitement annuel, précise notre correspondant, qui est le petit-neveu de la centenaire, de 600 francs ! Elle eut jusqu'à 112 élèves dans sa classe. Veuve depuis cinquante-trois ans, elle a pris sa retraite en 1899. Si elle a perdu la vue, ses autres facultés restent cependant entières.

## HOMMAGE A FRÉHEL

Fréhel, dont les chansons étaient encore, il y a peu de temps, sur bien des lèvres, ne chante plus. Au déclin de sa vie, la populaire chanteuse, que Paris a tant applaudie, se trouve dans le dénuement le plus complet à l'asile de vieillards du Vésinet.

Une association de Parisiens : l'Académie des Poètes chevelus, s'est émue de cette situation et a décidé d'adopter Fréhel. Elle a donc organisé une soirée artistique dans deux music-halls de Paris, avec le concours bénévole des plus grands noms de la scène, de l'écran et de la radio. Un millier de personnes n'ont pu trouver place dans les deux salles archicombles où Joséphine Baker s'adresse en termes émus à Fréhel, que Suzy Delair alla ensuite chercher au premier rang des fauteuils d'orchestre pour lui faire interpréter une fois encore l'un de ses anciens succès. Puis une vente aux enchères eut lieu dans un cabaret des Champs-Elysées au cours de laquelle une photographie dédicacée de la chanteuse rapporta à elle seule 35.000 francs. Enfin chacun put danser avec la vedette de son choix, transformée en *taxi-girl*, avec la satisfaction d'avoir, tout en s'amusant, fait un geste en faveur de celle qui n'a jamais ménagé son talent lorsqu'il s'agissait d'émouvoir le public.

# PHILATÉLIE

## LES ÉMISSIONS RÉCENTES DE L'U. R. S. S.

On sait qu'en U. R. S. S. les émissions spéciales, surtout commémoratives, sont infiniment plus fréquentes que les émissions d'usage courant.

La série normale en cours jusqu'ici datait de 1929 (ouvriers, paysans, soldats, etc.) ; de nouveaux tirages eurent lieu en 1938-1940, sans filigrane, mais avec l'adjonction d'un seul nouveau type (aviateur). C'est seulement au mois de mai de cette année qu'a paru un ensemble complètement renouvelé, dans le même format que précédemment : 5 kop. gris (mineur), 10 k. lilas (marin), 15 k. bleu (aviateur), 20 k. brun pâle (paysanne), 30 k. brun rouge (emblème de l'U. R. S. S.), 45 k. violet (savant), 50 k. bleu (vue du Kremlin), 60 k. vert (soldat). Antérieurement avait paru un 60 k. rose carminé (Kremlin).

En outre, de très nombreuses séries commémoratives ont vu le jour depuis le début de l'année. En voici une liste rapide. Janvier : Trentième anniversaire de la *République ukrainienne,* 30, 50, 60 k., 1 r. — Cinquième anniversaire de la délivrance de *Leningrad* (mêmes valeurs). Février : Trentième anniversaire de l'*Armée rouge* (30 k. trois types ; 60 k. quatre types). — Vingt-quatrième anniversaire de la mort de *Lenine* (30, 60 et 60 k.). — Centenaire du peintre *Surikov* (30 et 60 k.). — Fête sportive (15 et 20 k.). Avril : Centenaire du *Manifeste communiste ;* effigies de Marx et Engels (30 et 50 k.). Juin : Cinquantenaire du peintre *Shishkin* (30, 50, 60 k., 1 r.). — Cent vingt-cinquième anniversaire du dramaturge *Ostrovsky* (30, 60 k., 1 r.). — Centenaire du journaliste *Belnisky* (30, 50 et 60 k.). — Commémoration du *1er mai* (30 et 60 k.). — *Héros du travail* (60 k., trois types). Juillet : *Plan quinquennal* d'après guerre pour l'agriculture (10 valeurs). Série des *Pionniers* 1948 (6 valeurs).

## UNE RÉAPPARITION D'HITLER ET DE MUSSOLINI

L'administration postale italienne vient d'avoir une initiative plutôt contestable. A l'occasion de la Foire de Milan, l'agence philatélique officielle du ministère des P. T. T. a mis en vente des vignettes imprimées pendant la guerre et dont les circonstances empêchèrent la mise en circulation.

Il s'agit d'abord des trois valeurs de poste aérienne de 1930, imprimées en 1942 avec une vignette annexe de propagande pour la victoire de l'*Axe*. Mais en même temps on distribue trois valeurs de la série *Hitler-Mussolini* de 1941 : les 10 c. marron, 20 c. orange et 25 c. vert (imprimés au type des 50, 75 c. et 1 l. 25).

On ne peut s'empêcher de trouver inopportune cette réapparition des deux dictateurs : pourquoi ne pas avoir tout simplement détruit ces stocks ? Mais il s'agit d'une affaire ; ces vignettes ne sont pas vendues à leur valeur originelle, mais selon un prix marchand. Le bureau philatélique romain a en effet la bizarre coutume de vendre pendant plusieurs années les stocks restants démonétisés, faisant ainsi concurrence aux négociants privés. Le seul avantage de cette initiative, en ce qui concerne ces non-émis de 1941-1942, sera peut-être d'éviter une spéculation exagérée : on aurait pu cependant chercher une autre solution.

## NOUVELLES DE L'UNION FRANÇAISE ET DE MONACO

Les *Etablissements français de l'Inde* sont dotés depuis le 7 juin d'une nouvelle série d'usage courant. Elle comprend dix-huit timbres-poste, une vignette aérienne et dix valeurs taxe. L'ensemble sort des presses de l'Hélio-Vaugirard et se décompose ainsi :

1° POSTE : 1, 2, 4 ca (représentant une *Apsara* musicienne des dieux) ; 6, 8, 10 ca (divinité *Dvarabalagar*) ; 12, 15 ca ; 1 fa (le dieu *Vichnou*) ; 1 fa, 6 ca, 2 fa, 2 fa, 2 ca (autre *Dvarabalagar*) ; 2 fa, 12 ca, 3 fa, 5 fa, un gardien de temple) ; 7 fa, 12 ca, 1 roupie 2 fa, 1 rou. 4 fa, 12 ca (divinité des *Tigoupalagar*) ;

2° POSTE AÉRIENNE : 3 roupies (avion survolant un temple) ;

3° TAXE : motif décoratif unique, dix valeurs.

Au *Maroc*, trois timbres à surtaxe sont émis au chapitre de la poste aérienne. L'un commémore l'exposition Lyautey et représente le mausolée du maréchal à Rabat ; c'est un 10 + 25 fr. Les deux autres doivent apporter des fonds à la colonie de vacances des P. T. T. de 1 franc : au même type — avion survolant les bâtiments de la colonie — un 6 + 34 fr. et un 9 + 51 fr. Les trois vignettes ont été imprimées en taille-douce à Paris.

La Principauté de *Monaco* met en vente de nouvelles valeurs d'usage courant, correspondant aux tarifs en vigueur, soit aux types « Paysages », les 50 et 60 c., 3, 4 et 10 fr., et à l'effigie du prince, les 30 c., 5, 6, 12 et 18 francs.

D'autre part, l'Office monégasque des émissions signale aux touristes et aux philatélistes la création à Monte-Carlo d'un bureau de vente, situé dans le hall de l'Office du tourisme. Cet organisme délivrera les vignettes postales en cours, neuves ou oblitérées sur des feuilles spéciales, mais les ventes par correspondance et les abonnements sont toujours assurés par l'Office des émissions.

## NOUVELLES DE BELGIQUE ET DU LUXEMBOURG

Ces derniers temps la *Belgique* s'est contentée d'une série à surtaxe destinée à commémorer le dixième anniversaire de la mort d'Edouard Auseele (leader socialiste, 1856-1938).

Les surtaxes sont réservées à la Fondation Auseele. Quatre valeurs à des types différents : 65 + 35 c. rouge, monument ; 90 + 60 c. gris, effigie et vue de Gand ; 1 fr. 35 + 1 fr. 15 marron, monument et effigie ; 3 fr. 15 + 1 fr. 85 bleu, monument. En outre il a été imprimé un bloc, vendu 50 fr., qui réunit les quatre timbres ; son tirage est de 40 000. La vente de cette émission a commencé le 21 juin pour se terminer le 20 août.

Au *Luxembourg*, la série « Echternach » a eu les tirages suivants : 20 + 10 c., 186.009 ; 60 + 10 c., 93.177 ; 75 + 25 c., 96.336 ; 1 fr. 50 + 50 c., 87.923 ; 3 fr. 50 + 2 fr. 50, 66.612 ; enfin 25 fr. + 25 fr., 58.544.

Le 5 août on a mis en circulation quatre vignettes de propagande touristique prévues pour l'usage courant. Elles ont pour sujet des vues célèbres du Grand-Duché : 7 fr. brun clair, collines de l'Oesling ; 10 fr. vert, vallée de la Moselle ; 15 fr. lie de vin, région minière ; 20 fr. bleu foncé, vue de Luxembourg.

J. BELLAY.


**P. HENRY** 23, Faubourg-Poissonnière, Paris (9e). Tél. : Prov. 60-40. Spécialiste en timbres d'Europe anciens et modernes, à la pièce ou en séries. ACHAT de collections, lots et vieilles archives. Grand choix de timbres de France.

**RUBRIQUE IMMOBILIÈRE**

**BIARRITZ** contre Golf Chiberta, ravissante PROP., grand luxe entièrement meublée, grand confort, état impeccable. EXCLUSIVITÉ.

**FEAU** 132, boulevard Haussmann. Téléphone : LABorde 69-34.

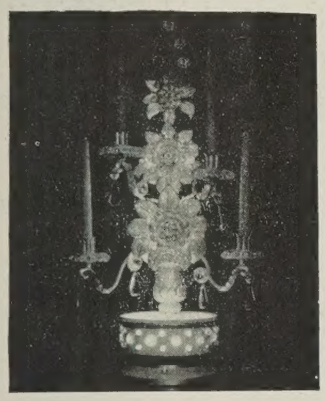
**HOTELS et VILLÉGIATURES**

CÔTE D'AZUR
NICE — TERMINUS Hôtel-Restaurant Face gare.

PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

VISITEZ
DU 1er AU 10 AVRIL 1949
LE
XXe SALON
DES INDUSTRIES
DE LA
PHOTO
ET DU
CINÉMA
D'AMATEUR
PARC DES EXPOSITIONS
PORTE DE VERSAILLES
PARIS

LES ARTS APPLIQUÉS A LA LUMIÈRE



17, RUE SAINT-GILLES PARIS-3e
ARC. 37-96

"SABINO"
LUMINAIRE DÉCORATIF DE QUALITÉ ET COMPLÉMENTS
CRÉATIONS
ÉTUDES
EXPOSITION

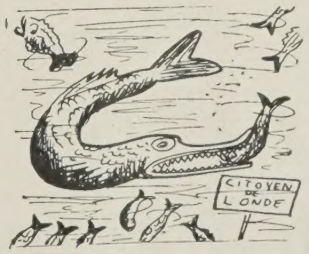
François Auchard
EST UNE MARQUE
ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES
Peignes de Toilette "JASPECAILLE" façonnés main
Exclusivité "RHODOÏD" marque déposée
OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg


## LE BÉLIER ET L'AGNEAU (FABLE D'UNE ACTUALITÉ BÊLANTE), par CAMI.

Un agneau naïf à l'extrême,
Rêvant de combattre le mal,
Un jour se proclama lui-même :
« Citoyen du monde animal ».
Quittant son paisible pacage
(Nul n'est prophète dans son champ)
Il entreprit un long voyage
Chez les moutons prêchi-prêchant !

« Mes frères, la haine est immonde ! »
Bêlait-il. « Que chacun de nous
« Devienne citoyen du monde.
« Fraternisons avec les loups !
« Plus de pays, plus de frontières,
« Créons l'Eden des animaux ! »
Mais, l'interrompant sans manières,
Un bélier dit : « Des mots !... des mots !...

« Aux yeux as-tu des escarbilles,
« Pour rêver d'un monde d'amis,
« Quand dans la plupart des familles,
« On voit des frères ennemis !
« Tous les hommes, l'âme attendrie,
« Devraient s'unir pour être heureux,
« Mais ceux d'une même patrie
« Ne peuvent se souffrir entre eux !




« Jadis, au sein d'une rivière,
« D'un martin-pêcheur je le tins,
« Un carpillon, à ta manière,
« Prêchait pour le « menu fretin ».
— « Je suis le citoyen de l'onde ! »
« Criait-il. Un brochet passant,
« En citoyen de l'autre monde
« Transforma le pauvre innocent !

« Prêcher des moutons pacifiques,
« C'est un peu naïf, entre nous.
« Le plus pressé, le plus pratique,
« Serait de convaincre les loups !
« La paix, personne n'en dénigre,
« Mais les discours n'y feront rien,
« Tant que les lions, les loups, les tigres
« Ne seront pas végétariens ! »


Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1949.
Imprimeur n° 79.

# LEXICO 80

olivetti

ING. C. OLIVETTI & C., S.p.A. - IVREA (ITALIE)